

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50. Tout semestre commencé se paie en entier. On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 36.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 10 centins. Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 6 SEPTEMBRE 1877

Décisions judiciaires concernant les journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau-de-poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau-de-poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau-de-poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

AVIS

A NOS ABONNÉS DE MONTRÉAL.

Notre agent, M. H. T. Déchéne, a commencé depuis quelques jours la visite de nos abonnés à domicile, afin de collecter ce qui nous est dû pour l'abonnement du semestre courant et pour arrérages. Nous prions nos amis de se tenir prêts, et de mettre de côté la somme qu'ils nous doivent, afin de s'éviter à eux-mêmes le désagrément d'être dérangés plusieurs fois pour une si petite affaire, et d'épargner à notre agent des voyages réitérés.

SOMMAIRE

Le chemin de fer des Laurentides, par A. Gélinas. — Un conseil patriotique. — La récolte. — Note d'un touriste. — Appel fait à la charité en faveur de l'Asile Nazareth. — Les héritages. — Une erreur judiciaire. — La guerre. — Nos gravures: Salon de 1877: Saint Thomas dictant l'office du Saint-Sacrement. — L'éclairage des trains de chemins de fer. — Gazette des tribunaux: Un homme tue sa fille à coup de marteau. — La Russie se démasque. — Les cadeaux faits au Pape. — La bataille de Plevna. — Kiana, souvenir des îles Sandwich, par M. C. de Varigny (suite). — Rectification. — Une drôle de coutume. — Faits divers. — La mouche des patates. — Néorologie: Mme Joséphine-Charlotte Desbarats. — Choses et autres. — Fantaisie chiffrée. — Le jeu de Dames. — Prix du marché de détail à Montréal. — Les échecs. — Nos GRAVURES: Inauguration du chemin de fer des Laurentides: Vue à Saint-Lin et aux environs; Saint Thomas d'Aquin dictant l'office du Saint-Sacrement; Le club de natation à l'île Sainte-Hélène; La guerre d'Orient: Levée d'un camp de Cosaques; La forteresse imprenable de Shumla.

LE CHEMIN DE FER DES LAURENTIDES

Nous publions aujourd'hui une série de gravures relatives à la démonstration qui a eu lieu à Saint-Lin, à l'occasion de l'inauguration du nouveau chemin de fer des Laurentides. Cette entreprise, qui a tant d'importance pour une partie considérable de la province, mérite certainement l'intérêt qu'on lui témoigne. C'est la première de ce genre qui réussit, sur la rive nord du Saint-Laurent, par l'initiative privée: ce fait est d'autant plus honorable pour la compagnie et pour ses protecteurs. Il semble que l'atmosphère de la rive gauche ait été jusqu'ici fatalement hostile à toutes les entreprises de voies ferrées; à preuve le chemin du Nord, le chemin de Colonisation et le chemin des Piles, qui ont eu tant de peine à réussir. Eh! bien, voici un chemin de fer qui s'achève, dans cette partie même, par l'initiative privée d'abord, appuyée par l'aide du gouvernement.

Le chemin des Laurentides a suivi de près le chemin de Saint-Jérôme, la ligne saur. Voilà deux voies importantes pour l'avenir de cette belle région du Nord. Ce

résultat est dû au dévouement et à l'esprit d'entreprise de quelques hommes, qui ont su stimuler le zèle de leurs concitoyens et exciter le sentiment public en faveur d'une œuvre aussi digne d'encouragement que le développement de ce beau pays, le château-fort et la réserve de notre nationalité. L'essor est maintenant donné.

Le chemin des Laurentides commence à Sainte-Thérèse, où il se soude au chemin de Colonisation, et il se dirige de là en droite ligne vers le Nord. Il se termine à Saint-Lin, aux pieds des Laurentides. C'est un parcours de vingt milles environ. La nouvelle voie ferrée traverse une région fertile, qui va se développer rapidement, grâce à cette influence puissante.

Sur l'invitation de la compagnie, plusieurs personnes se rendaient à Saint-Lin, le 21 d'août dernier, pour assister à l'inauguration du nouveau chemin. M. Pangman, le président de la compagnie, et l'hon. M. Chapleau, étaient à la tête de l'expédition, qui comprenait plusieurs membres du parlement et d'autres citoyens marquants. Les voyageurs, ayant avec eux un corps de musique, laissèrent la gare d'Hochelega à 8 heures a.m. mardi, le 21 août, à bord d'un convoi spécial qui les transporta promptement, par le chemin de Colonisation, à Sainte-Thérèse, où commence le chemin des Laurentides, qui était complètement terminé à ce moment sur près de la moitié de son parcours. Le reste du trajet depuis le village de Mascouche jusqu'à Saint-Lin se fit en voitures. Le cortège traversa la paroisse de Sainte-Anne-des-Plaines et celle de Saint-Lin, au bruit des fanfares et au milieu des acclamations des populations venues à sa rencontre. Les maisons étaient pavoisées, et des arcs de triomphe, portant des inscriptions, s'élevaient en plusieurs endroits.

À Saint-Lin eut lieu le banquet d'inauguration, donné par les citoyens aux invités, au nombre de trente-cinq ou quarante. Nous donnons une vue de la salle, qui était magnifiquement décorée pour la circonstance. Le dîner fut couronné, selon l'usage, par des discours. L'hon. M. Chapleau, à qui le succès de l'entreprise est dû pour une grande partie, fit, avec sa verve ordinaire, un discours qui a eu du retentissement bien au-delà de l'enceinte du banquet. L'assistance ne lui ménagea pas les preuves de son admiration. Les citoyens de Saint-Lin, désireux de l'entendre en public et de lui témoigner plus officiellement leur reconnaissance, le forcèrent à parler de nouveau sur la place publique, à la porte de l'église, après la sortie de la salle.

Le retour à Montréal se fit à une heure avancée de la soirée, après une journée qui laissera un souvenir vivace dans l'esprit de la population.

Saint-Lin est un gros et riche village, à la physionomie de petite ville, avec moulins, manufactures, brasserie, grands magasins, etc., que l'on est tout surpris de trouver dans cette région reculée, à douze lieues des bords du Saint-Laurent, en plein Nord. Cette place compte trente années à peine d'existence. Elle a pu grandir et prospérer de cette façon merveilleuse en dépit de son isolement. Elle possède une population très-industrieuse et déjà riche. On conçoit que l'achèvement d'un chemin qui les relie directement à Montréal et au réseau des grands chemins de fer, soit pour ces hommes actifs un événement considé-

nable. C'est le couronnement de leurs efforts, la récompense de leurs travaux. L'avenir est à eux, maintenant. Ce qu'ils ont pu faire avant ce jour, malgré les obstacles que leur opposait la nature, ils continueront à le faire avec plus de succès encore, à présent que ces obstacles sont levés. On peut prédire sans hésitation que Saint-Lin va devenir bientôt un centre d'affaires important et un entrepôt considérable, d'où l'activité et l'esprit de travail se répandront sur toute la région avoisinante.

Le gouvernement de Québec est venu généreusement en aide, par un octroi relativement élevé, à l'entreprise du chemin des Laurentides. C'est un titre pour lui à la reconnaissance de cette population et de tous ceux qui désirent le développement de cette partie de la province.

A. GÉLINAS.

UN CONSEIL PATRIOTIQUE

Tous les pays avaient, à l'Exposition de Philadelphie, des échantillons de leurs productions littéraires.

Seul le Canada n'avait pas songé à cela.

C'est une lacune qui ne fait pas honneur à notre pays, et nous espérons que le gouvernement fera en sorte qu'elle n'existe pas à Paris. S'il est un pays dont la littérature doit être connue en France, c'est bien la Province de Québec, et tous les jours nous avons la preuve que notre ancienne mère-patrie s'intéresse à ce que son génie, ses traditions et sa langue ont produit sur les rives du Saint-Laurent. Il est naturel qu'il en soit ainsi, et le gouvernement ne devrait pas manquer de profiter de l'occasion qui se présente de répondre au sentiment public.

Les deux gouvernements doivent agir et consacrer un certain montant à l'achat de livres canadiens pour vente, échange et examen. Mais, bien entendu, c'est au gouvernement local surtout qu'il appartient de s'occuper de la province de Québec sous ce rapport.

Nous appelons l'attention des autres journaux sur ce sujet, et nous les prions d'unir leurs voix à la nôtre pour que les Lettres canadiennes ne soient pas négligées à Paris comme elles l'ont été à Philadelphie.

LA RÉCOLTE

D'après tous les rapports qui nous viennent de la campagne, la récolte est excellente cette année. Les cultivateurs eux-mêmes se déclarent contents, ce qui constitue une preuve assez forte; car on sait que nos *paysans* ne sont pas satisfaits à peu de frais; leur exigence est proverbiale. Cette fois, ils sont presque enchantés. C'est un indice aussi précieux que rare. Une bonne récolte est toujours d'un bon augure. Le commerce a déjà repris confiance dans notre ville. On constate plus de facilité dans les relations d'affaires; ce qui montre bien, une fois de plus, que l'agriculture est la base de la prospérité publique. Nous devons remercier la Providence de cette faveur. Le printemps, au moment des semences, on est empressé d'implorer la protection divine; mais la moisson faite, on est généralement peu ardent à remercier pour les faveurs obtenues.

Depuis trois ans que la crise commerciale est commencée, les récoltes n'ont pas encore fait défaut. Elles n'ont servi, par le passé, qu'à atténuer le malaise, sans le faire disparaître. Espérons que la dernière moisson portera un coup final à la crise.

La nouvelle que le typhus avait éclaté à Québec, la semaine dernière, a jeté la consternation dans la province. Les rapports avec la capitale sont fréquents, et l'épidémie ne tarderait pas à se répandre partout. Toutefois, les dernières informations sont assez rassurantes. Il paraît que le fléau n'a pas les proportions qu'on lui attribuait d'abord. Il va en diminuant, au contraire. La confiance renaît promptement à Québec. Les maisons d'éducation, qui devaient retarder l'ouverture de leurs cours, à raison de la maladie, ont décidé d'ouvrir leurs portes à l'époque ordinaire. C'était donc une fausse alarme.

Madame Leprohon vient de livrer à la publicité un nouveau roman: *The School-Girl Friendship*. Notre voisin, le *Canadian Illustrated News*, en a la primeur. On retrouve, dans cet ouvrage, les qualités qui distinguent les romans de cet écrivain distingué. Bien qu'elle n'écrive qu'en anglais, Madame Leprohon a toujours été considérée par nos auteurs canadiens-français comme une des leurs. Ses écrits sont si canadiens, portent un caractère si national, un cachet si français! La scène du roman est placée à Montréal, comme dans plusieurs autres ouvrages du même auteur.

Quelques-uns de ces romans ont été, comme on le sait, traduits par MM. Royal, Genand et DeBellefeuille, et ils sont devenus aussi familiers aux lecteurs canadiens-français que les meilleurs ouvrages écrits dans notre langue.

Le gouvernement fédéral et le gouvernement local se trouvent avoir, en même temps, plusieurs nominations importantes à faire actuellement dans notre province.

À Ottawa, il s'agit de nommer un juge en remplacement de l'hon. M. Sanborn, décédé, et un sénateur, en remplacement de M. Wilson, aussi décédé. Le nouveau magistrat est M. Cross, avocat de Montréal. Il vient d'être nommé juge de la Cour du Banc de la Reine. On dit que le successeur de M. Wilson, comme sénateur, sera M. B. Devlin, député de Montréal-Centre.

À Québec, la grande affaire du moment est la nomination du shérif de Montréal, en remplacement de M. C. A. LeBlanc. Cette grave question cause beaucoup d'excitation dans nos cercles politiques. Elle fait même oublier les trois places de conseillers législatifs qui sont depuis longtemps vacantes, et elle occupe, pour le moment, notre public autant, pour le moins, que la guerre d'Orient. Dans notre petit pays, la succession d'un fonctionnaire public prend souvent les proportions d'une affaire d'Etat, et agite notre monde politique autant que le pourrait faire ailleurs une question capitale concernant la paix ou la guerre. On mentionne les noms de l'hon. Louis Archambault, et de MM. Mousseau, Jos. Loranger, Baker, etc., comme désignés pour la succession de M. LeBlanc.

A. GÉLINAS.

NOTES D'UN TOURISTE

Arthabaskaville est un charmant village perché sur les flancs pittoresques des Laurentides, à soixante-quatre milles de Québec, cent huit de Montréal et deux d'Arthabaska-station, sur le parcours du Grand-Tronc.

Le site est grandiose; d'une côté les Laurentides qui offrent les aspects les plus variés; de l'autre des plaines ondoyantes qui se prolongent jusqu'au Saint-Laurent. C'est le chef-lieu d'un district important. Le palais de justice est spacieux, et on y construit en ce moment un collège dont le plan est vraiment remarquable par l'élégance et l'harmonie des proportions. L'église avec ses trois clochers frappe de loin le regard. Parmi les résidences privées, on remarque celles de M. le shérif Quesnel, de M. Ernest Pacaud et de W. Laurier, le représentant du comté. Rien de plus coquet et de plus élégant que les deux dernières surtout. Il faudra y joindre bientôt celles de MM. Poisson et Lavergne.

Mais ce qui distingue surtout Arthabaskaville, c'est la société charmante et distinguée qu'on y trouve. Les hommes y sont instruits, conciliants, les femmes d'une amabilité qui n'est nulle part surpassée, pas même à Québec. Les luttes de la politique et du barreau ne se font presque pas sentir dans les relations sociales; l'esprit et la courtoisie triomphent de tout.

On secoue la poussière de ses sandales, le soir, et on ne songe plus qu'à se rendre mutuellement la vie agréable. Il faut aller à Québec pour trouver une conversation aussi intéressante, une cordialité aussi française. Peut-on causer mieux que M. Pacaud, avoir plus de verve que M. le juge Plamondon?

J'aurais bien d'autres noms à citer, mais je crains d'être indiscret.

Il serait à souhaiter qu'on trouvât partout autant d'union, d'esprit de conciliation et de progrès intellectuel.

APPEL FAIT A LA CHARITÉ EN FAVEUR DE L'ASILE NAZARETH

S'il est dans la belle et noble cité de Montréal une œuvre de charité qui mérite la sympathie universelle, c'est bien assurément la maison bénie connue sous le nom d'Asile Nazareth.

Cette institution religieuse, qui est sous l'habile direction des Sœurs Grises, renferme d'abord une salle d'asile où plus de trois cents petits enfants viennent recevoir la première éducation intellectuelle et morale. Cet établissement rend donc ainsi un premier et immense service aux nombreuses familles du quartier Saint-Laurent.

Mais à côté de cette œuvre s'en trouve une autre plus importante encore, c'est l'Institution des Jeunes Aveugles, la seule qui existe dans le Bas-Canada.

Cet asile, ouvert par la charité à l'une des classes les plus affligées de l'humanité souffrante, l'empêche aujourd'hui sur tout ce que les États-Unis ont fait de mieux en ce genre. Ce magnifique résultat est dû en partie aux excellentes méthodes empruntées à la célèbre Institution des Jeunes Aveugles de Paris, qui, cette année même, a envoyé à sa jeune émule de Montréal un professeur des plus distingués dans la personne de Mlle Rosalie Euvard, élève sortante décorée de la médaille d'honneur.

Aussi dans le concours de la fin de l'année scolaire 1876-1877, les premiers maîtres de l'art en cette ville ont-ils pu constater avec admiration les progrès surprenants des jeunes aveugles, qui ont généralement fait preuve d'un savoir musical tout à fait exceptionnel.

Du reste, ce résultat ne doit étonner qu'à demi quand on songe aux succès déjà obtenus depuis tant d'années par M. Letondal, qui, lui aussi, ancien élève de l'Institution des Jeunes Aveugles de Paris, a le plus contribué, peut-être, à développer le goût et le talent musical dans notre beau pays.

Des faits de cette nature prouvent élo-

quemment l'utilité d'institutions de ce genre, où tant de pauvres enfants qu'on disait condamnés par leur cécité à une vie triste et inutile, viennent puiser des connaissances solides et quelquefois développer des talents qui leur permettent de se créer une position des plus honorables dans la société.

Cependant, nous savons positivement que l'Asile Nazareth n'a aucune ressource assurée pour subvenir aux besoins de chaque jour, et que même, sans le généreux dévouement des dames patronnesses, cet établissement charitable aurait depuis longtemps cessé d'exister.

Il est facile de comprendre que dans de telles conditions, l'œuvre est encore loin d'avoir atteint le développement que réclament les besoins de notre cher Canada. C'est donc un devoir pour tous les bons citoyens du pays de venir en aide à une institution aussi méritante, de contribuer à l'asseoir sur des bases solides, et ainsi de la mettre à même de prendre la plus grande extension.

Aussi, les dames patronnesses de l'Asile Nazareth font-elles, dès aujourd'hui, spécialement appel à la générosité bien connue de tous les résidents de notre belle cité, pour recueillir les fonds nécessaires à l'entretien de cette œuvre éminemment humanitaire.

Comme le montant des souscriptions particulières ne suffirait pas, sans doute, pour répondre à toutes les exigences de la situation actuelle, les dames patronnesses de l'Asile Nazareth se proposent encore d'ouvrir un bazar dans la dernière quinzaine de septembre, et elles osent espérer que chacun déploiera le plus grand zèle pour contribuer au succès d'une entreprise aussi charitable.

Qui donc ne serait point touché d'une immense commisération en voyant ces jeunes aveugles tendre leurs mains suppliantes pour demander qu'on leur conserve un asile où ils peuvent jouir du bienfait d'une éducation vraiment chrétienne, qui développe tous leurs talents naturels et leur procure les moyens de se rendre un jour utiles à la société envers laquelle ils auront contracté une dette de reconnaissance éternelle!

LES HÉRITAGES

On lit dans le *Meschacébé*, journal français de la Louisiane :

Les héritages reviennent à l'ordre du jour. Ce sont des morts qui remontent à la surface de l'Océan du temps et de l'oubli, pour enrichir les vivants sans les affliger, ce qui arrive où est censé arriver lorsque la fortune est due à la perte de parents dont on a soi-même fermé les yeux. Aujourd'hui, c'est la famille ou la légion des Berthelot, qui aspire délicieusement la brise aurifère soufflant de Saint-Louis, Missouri, et faisant à des oreilles vivement dressées des millions en espérance. Il s'agit de retrouver toute la descendance d'un Berthelot, émigré du Canada dans l'ancienne Louisiane, grand chasseur devant Dieu comme Nemrod, traqueur audacieux, compagnon et sans doute associé de Chouteau. La nuit du 30 au 31 mai dernier, un pétroleur de Saint-Charles incendiait les registres de l'Église Rouge, datant de l'époque du comté des Allemands, et offrant une source précieuse de renseignements. Les registres de Saint-Jean-Baptiste sont plus modernes, et le premier est paré, à la date du 20 octobre 1772, par "Robert Antoine Robin de Logny, capitaine et juge commandant de la paroisse Saint-Jean-Baptiste, Côte Allemande." Les Berthelot, à cette époque, forment déjà plusieurs branches au-delà desquelles on aurait pu découvrir, dans les registres brûlés de Saint-Charles, l'anneau de la chaîne rattachant les Berthelot de la Louisiane à leurs ancêtres du Canada.

UNE ERREUR JUDICIAIRE

Les journaux donnent des détails sur une erreur judiciaire qui mérite d'être signalée. Voici ce que nous lisons dans un journal italien :

Il y a quatre ans environ, M. Pradoni, riche propriétaire et syndic de Olgiate-Orlone, en se rendant en voiture dans une de ses terres en compagnie d'un de ses fils, fut assailli par trois malfaiteurs. Il fit feu avec son revolver et en blessa un. Les autres, présumés de l'assassinat, furent arrêtés, et quoique l'accusation ne se basât que sur ces indices, les trois malheureux, écrasés par d'étranges coïncidences, furent déclarés coupables et condamnés aux travaux forcés à perpétuité. Ils eurent beau jurer qu'ils étaient

innocents, ils eurent beau prouver un alibi, démontrer qu'aucun d'eux n'avait de motif pour commettre le crime, et qu'aucun d'eux n'avait été blessé, ils durent aller au bagne.

Or, d'après un correspondant, le tribunal aurait, dans son jugement, commis une erreur énorme. Voici comment il raconte la chose :

Il y a trois mois, l'un des condamnés comme assassin de Pradoni tombe malade. Sur le point de mourir, il fait appeler l'aumônier du bagne et lui dit en présence de tous :

"Devant Dieu et l'éternité qui m'attend, je vous jure que je suis, ainsi que mes deux compagnons, innocent du meurtre de Pradoni. Je meurs forcé, mais sans remord." Et il mourut.

On n'ajouta naturellement aucune foi à cette déclaration, faite par un forçat *in articulo mortis*.

Eh bien ! voulez-vous savoir ce qui arriva à Busto Arsizio, vers le milieu du mois de juin ?

Un journalier est mourant, mais, avant de rendre l'âme, il appelle diverses personnes autour de son lit, et leur dit :

"Je ne veux pas me présenter dans l'autre monde avec un terrible remords sur la conscience. Sachez que c'est moi, associé à deux de mes compagnons, qui ai tué le syndic de Pradoni."

Et il les nomma. Après quoi il ajouta : "Il est temps que justice soit faite à ces malheureux qui sont au bagne."

La nouvelle se répand comme un éclair. On compare les deux confessions. Et un mandat d'amener est lancé contre les complices indiqués par le mourant, qui était mort au bout de quelques heures. Mais les deux individus recherchés par la justice ont disparu.

En attendant, un nouveau fait se révèle. A l'époque de l'assassinat, une pauvre femme, presque aveugle, gémait dans une maison solitaire aux environs de Busto. Et ce fut à cette femme qu'un des assassins de Pradoni se présenta pour se faire panser une jambe atteinte par une balle de pistolet. On lui avait enjoint de se taire à peine de la vie. Mais, ces jours derniers, le lieutenant des carabinieri de Gallarate parvint à tout savoir : il se rendit chez cette pauvre femme, lui nomma un des deux individus indiqués comme complice par le mourant de Busto. Et il apprit que c'était précisément l'individu à qui elle avait pansé une jambe blessée par un coup de pistolet.

L'officier a immédiatement dénoncé au procureur du Roi les découvertes qu'il avait faites.

En ce moment, le garde-des-sceaux prend des mesures pour la libération conditionnelle des deux forçats, et pour la révision du procès.

L'impression produite sur le public par cette évidente erreur judiciaire a été très-vive.

LA GUERRE

Les événements de la dernière semaine, en Orient, sont peu nombreux.

La déroute des Russes, en Bulgarie, se continue. Ils achèvent de repasser les Balkans. La rumeur attribue de nouveau au Czar l'intention de faire la paix. Les Turcs ont remporté plusieurs victoires. Une dépêche de Londres, en date de dimanche, résume en ces termes les faits de la semaine, du côté de l'Europe :

La semaine dernière a été favorable aux Turcs; Suleiman Pacha a presque complètement bloqué le défilé de Shipka.

Les nouvelles de source russe admettent qu'il est maître de la situation, où il a poussé une reconnaissance jusqu'à Kikilagatoch, sur le versant nord des Balkans; il semble vouloir tourner la position des Russes.

La position des Russes à Tchivova, que veut enlever Mehemet Ali, peut être facilement attaquée du côté de l'est. En admettant que Suleiman Pacha se rende maître du défilé, il devra engager de nombreuses escarmouches avant de prendre possession de tous les chemins qui y aboutissent. De son côté Mehemet Ali aura à enlever la position des Russes à Paka Papaskoi, afin de protéger son aile droite.

On croit que la campagne est près de finir, vu la mauvaise saison qui va commencer bientôt.

En Asie, les Russes ont fait de nouvelles attaques; c'est sur leur territoire envahi qu'ils combattent. Ils essayent de reprendre la ville de Jukim-Salé, qui est au pouvoir des Turcs. Ils ne voudraient pas cesser la lutte sans avoir chassé l'ennemi au-delà des frontières.

Les symptômes de révolte en Bosnie et dans les îles turques de la Méditerranée ont cessé. Le gouvernement d'Athènes a, de son côté, affirmé son intention de garder la neutralité.

NOS GRAVURES

Salon de 1877 : Saint Thomas dictant l'office du Saint-Sacrement

La peinture religieuse n'avait pas de bien nombreux représentants au Salon de cette année : parmi ces trop rares adeptes de l'art sérieux et élevé, il faut citer en

première ligne le beau tableau de M. Louis Roux; nous sommes dans une salle d'aspect sévère, aux murailles nues, construite probablement au fond de quelque crypte d'église; un rayon de soleil y pénètre à travers les vitraux et baigne de sa lumière le centre de la composition; une bibliothèque qu'on aperçoit dans le fond et où deux religieux cherchent quelque savant in-folio, des tables sur lesquelles d'autres prennent des notes ou écrivent sous la dictée, des bancs où sont assis les pieux secrétaires, voilà tout l'ameublement. Est-il besoin d'autre chose, pour travailler, s'instruire et prier?

Au milieu de tous ces moines, au visage ascétique, le saint est debout, dictant le texte sacré auquel est resté attaché son nom. La scène est d'une simplicité austère en même temps que d'un effet imposant; ce qu'on y remarque surtout, c'est le soin scrupuleux avec lequel l'artiste a étudié chacun de ses personnages. Chez tous ces moines en robe blanche, rien qui trahisse l'uniformité; dans la tête de saint Thomas, c'est l'inspiration d'en haut qui apparaît, calme, sereine et divine comme son origine; dans chacun des autres, c'est l'attention docile, ou le respect, ou l'admiration contenue. La variété des attitudes et des expressions n'enlève pourtant rien à l'unité de l'œuvre; elle y concourt, au contraire, et contribue à lui imprimer son caractère de forte émotion et d'incomparable grandeur.

L'ÉCLAIRAGE DES TRAINS DE CHEMINS DE FER

Le chauffage des voitures de chemins de fer a formé dans ces derniers temps l'objet de nombreuses publications autographiées, lithographiées, typographiées, enfin imprimées et réimprimées dans les journaux. Cette question est donc jugée aujourd'hui, sinon au point de vue pratique, du moins au point de vue littéraire. Nous n'avancerions pas beaucoup la question en disant qu'un système de chauffage encore inconnu en France, mais usité sur les chemins de fer de l'Etat de Bavière, est celui du *wagon-pötte*. Ce wagon porte des fourneaux qui produisent de la vapeur que des tuyaux en cuivre, avec ajustages flexibles, envoient dans les voitures des voyageurs.

Maintenant, après le chauffage vient naturellement l'éclairage; malgré son nom, cette question est encore obscure. Les récentes expériences faites à ce sujet en Angleterre pourront sinon la résoudre d'une manière définitive, du moins elles l'éclaireront.

Sur le chemin de North-Western on emploie en ce moment, à titre d'essai, un nouvel appareil d'éclairage au gaz d'huile; ce gaz brûle plus longtemps que celui qui est extrait de la houille; à poids égal, il occupe donc moins de place. Voici de quelle façon fonctionne ce système.

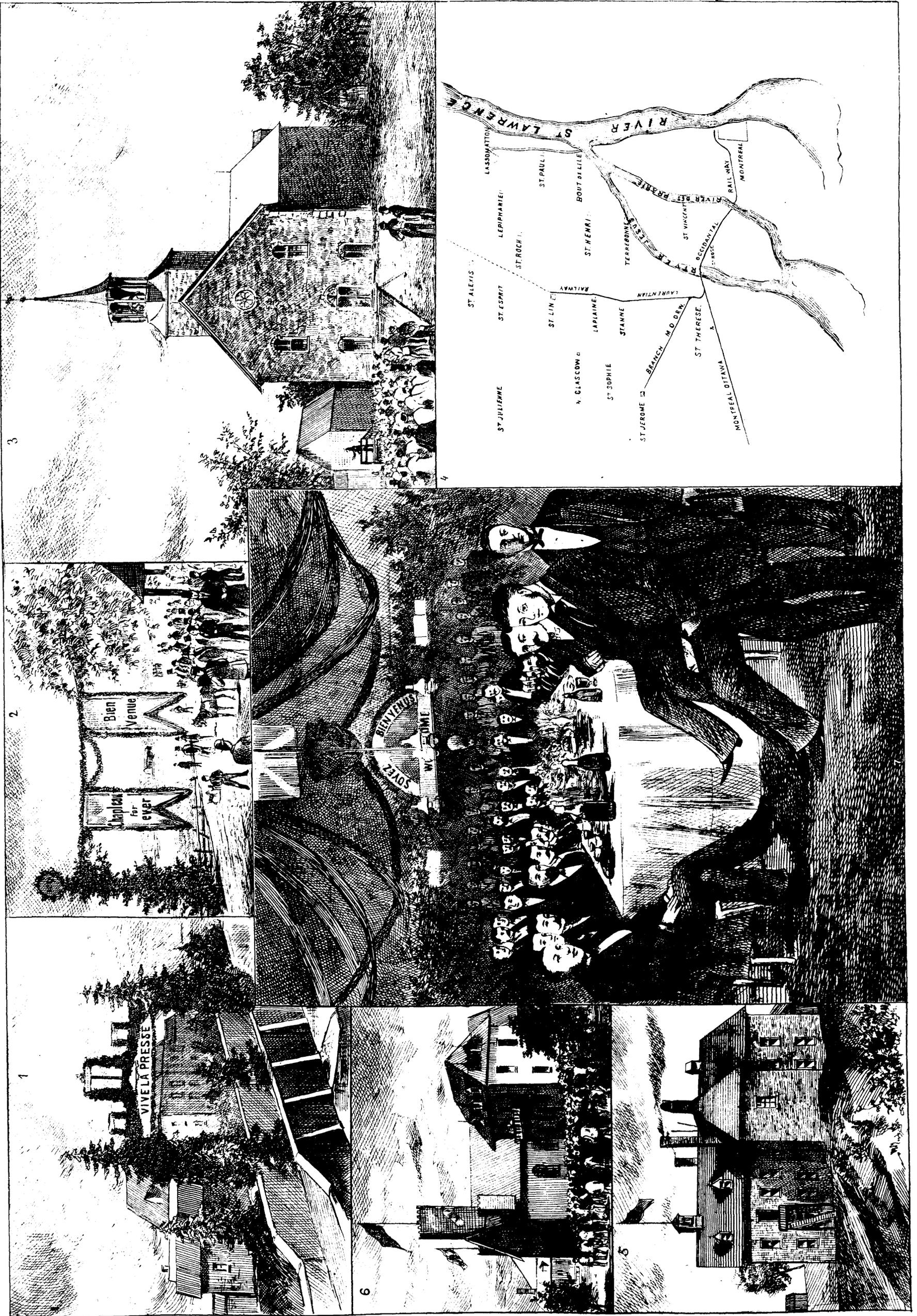
Chaque voiture porte sous le parquet son propre réservoir, dans lequel ce gaz est comprimé au moyen de pompes foulantes jusqu'à six atmosphères de pression. De ce réservoir part un tube en cuivre qui aboutit à un petit régulateur; celui-ci consiste dans une boîte en fonte fermée par une membrane imperméable qui communique par une tige à une soupape; celle-ci laisse passer le gaz dans le régulateur d'où il va au bec. On dit que les mécanismes, qui semblent un peu compliqués, fonctionnent avec assez de régularité. Je le veux bien, et j'attendrai avec patience le résultat définitif des essais.

Mais ce que je n'attendrai pas avec la même patience, c'est l'enlèvement des lampes à pétrole, avec lesquelles j'ai eu dernièrement la mauvaise, très-mauvaise chance de voyager sur un chemin de fer près de notre ancienne frontière; elles étaient placées dans le coin des voitures et mises à la disposition du public. Je croyais d'abord qu'on avait cherché le moyen de brûler, en cas d'accident, le train, afin d'étouffer les cris des voyageurs. Aussi, me suis-je permis d'exprimer mon opinion à monsieur l'ingénieur du matériel roulant et de la traction, et j'espère que la prochaine fois ces lampes à pétrole auront disparu pour être classées dans le chapitre des inventions inutiles. S'il n'en est pas ainsi, je ne prendrai plus mon honore confrère pour un homme sérieux; je nommerai son chemin à incendie, et je me plaindrai à qui de droit.

Voilà ce qu'il y a à dire aujourd'hui sur l'éclairage officiel. Reste l'éclairage privé.

"Je n'y puis rien—me disait un certain chef de gare—ce cas n'est pas prévu dans nos règlements."

Telle est la réponse qu'il me donna, quand je le priais de défendre à mon voisin de coupé d'allumer et de rallumer sans cesse une bougie avec laquelle il cherchait à s'éclairer pour lire. Cet individu, las de tenir la bougie à la main, voulut la fixer dans une petite boîte qu'il tenait sur ses genoux; mais la bougie tomba, et, fort heureusement, lui brûla le paletot et les mains; et je me disais—ce que vous auriez dit vous-même, mon doux lecteur.—*Monde Illustré*.



INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DES LAURENTIDES - VUES A SAINT-LIN ET AUX ENVIRONS
 1. Arc de triomphe de la Presse sur le pont de St.-Lin 2. Arc de triomphe de Ste.-Anne 3. Discours de l'Hon. J. A. Chapleau a la porte de l'Eglise de St.-Lin 4. Tracé du chemin de fer jusqu'à St.-Lin 5. La brasserie de St.-Lin 6. La salle St. Jean-Baptiste a St.-Lin 7. Dîner dans la salle St. Jean-Baptiste - Le Président proposant la santé du gouvernement local

GAZETTE DES TRIBUNAUX

COUR D'ASSISES DE L'AISNE : Un homme qui tue sa fille à coups de marteau. Condamnation à mort.

Nous avons enregistré l'arrêt de la Cour d'assises de l'Aisne qui venait de condamner à la peine de mort un maçon du canton de Chauny, Jean Frison, reconnu coupable de l'assassinat de sa propre fille, qu'il avait tuée à coups de marteau.

Nous recevons aujourd'hui de Laon des détails sur les débats de cette dramatique affaire, aussi atroce par les circonstances mêmes du crime que par l'attitude cynique que l'assassin a gardée à l'audience.

Jean Frison a cinquante-quatre ans. Il habitait, dans le canton de Chauny, le village de Beaumont-en-Beine, avec sa femme et l'aînée de ses filles, Sylvie, âgée de vingt-sept ans.

Le maçon avait à tous les points de vue une réputation détestable ; il était presque toujours ivre, et son caractère surnois l'avait fait détester de tout le pays.

De plus, son immoralité avait donné lieu à des plaintes répétées, et il était d'une violence qui ne connaissait pas de bornes.

Mais c'est surtout dans son ménage que Frison rendait la vie insupportable aux pauvres femmes qui l'entouraient. La mère et la fille étaient accablées chaque jour de mauvais traitements, et leur douleur ne faisait qu'exaspérer encore le misérable. Il avait fini par concevoir contre sa femme et surtout contre sa fille Sylvie une haine dont la cause est atroce : Frison, paresseux, ivrogne et débauché, ne pouvait leur pardonner de travailler régulièrement, de supporter avec une patience admirable ses colères et ses brutalités, et de le nourrir quand il rentrait à la maison, après une journée passée au cabaret.

Cette haine monstrueuse s'était fait jour dès 1874, par des propos trop significatifs : « J'en ai deux à la maison, disait le maçon, dans un moment de surexcitation causée par l'ivresse, j'en ai deux qui sont bien sûres de ne pas mourir de leur belle mort ! »

Sa femme et sa fille s'efforçaient en vain de le ramener à la vie régulière et paisible.

Elles lui demandaient affectueusement de travailler, de s'enivrer moins, elles lui parlaient de l'avenir et de la misère qu'il leur préparait à toutes deux par son inconduite. Frison les repoussait alors avec violence : « L'avenir ! ricanait-il, n'y pensez pas, et ne me cassez pas la tête avec vos inquiétudes ! L'année prochaine, vous serez plus là, ni moi non plus, du reste. Je vous assommerai quelque soir ! »

Sylvie Frison supportait cette existence affreuse sans se plaindre. Douce, laborieuse, estimée de tout le monde à cause de la parfaite régularité de sa vie et de l'affection sans bornes qu'elle témoignait aux siens, elle avait été plusieurs fois recherchée en mariage. Mais la jeune fille avait constamment repoussé tous les projets d'alliance. « Marie-toi, disait-elle à sa sœur, plus jeune qu'elle de deux années. Moi, je resterai avec notre mère. Je serais trop inquiète si je la laissais seule avec papa ! »

Cependant, de tristes préoccupations agitaient l'esprit de Sylvie. Depuis la fin de l'hiver dernier, son père était devenu chaque jour plus sombre, plus taciturne. Il avait des colères, des fureurs épouvantables sous l'empire desquelles il brisait tout ce qui se trouvait à portée de sa main. Une nuit, par un orage terrible, la jeune fille et sa mère, arrachées de leur lit par le misérable, durent s'enfuir à travers champs pour aller demander asile dans une ferme lointaine.

Le 8 juin, Frison jeta à la tête de sa femme une bêche énorme, et c'est miracle que l'outil, lancé avec une violence inouïe, n'ait pas tué sur le coup la malheureuse à laquelle il était destiné. La bêche alla s'enfoncer en terre après avoir effleuré la tête de Mme Frison qui, heureusement, se recula un peu et qui fut légèrement blessée. Le maçon sortit furieux : « J'ai cinq vaches à la maison, cria-t-il, mais il y en a deux dont je me débarrasserai un jour ou l'autre ! Ces ch...-là vont chanter par-

tout que c'est elles qui me nourrissent. Nous verrons bien ça ! »

Le 14 juin, au soir, Frison rentra, selon son habitude, en état complet d'ivresse. Il s'alla coucher sans souper, l'œil égaré, les poings crispés, ayant jeté à sa femme et à sa fille quelques injures. Son air était si effrayant que Sylvie n'osa pas se dévêtir. Elle s'étendit toute habillée sur son lit ; elle prévoyait que son père viendrait l'arracher au sommeil, et elle voulait être toute prête à fuir des violences. Frison s'éveilla en effort vers minuit, et se dirigea d'un pas mal assuré vers le lit de sa fille. Mais les fumées de l'ivresse ne s'étaient pas encore entièrement dissipées, et il eut à peine la force d'aller dans son écurie, où il se laissa tomber sur une botte de paille.

C'est là que le lendemain, vers cinq heures du matin, sa femme vint l'éveiller : « Voyons, dit-elle, lève-toi, il est temps d'aller au travail ! » Le maçon se souleva en grommelant : « Et l'autre, est-elle partie ? » fit-il. L'autre, c'était sa fille Sylvie.

Sur la réponse négative de sa femme, qui sortit en lui disant que Sylvie achevait sa toilette, le maçon pénétra sans bruit dans la chambre de la jeune fille. La porte était entrebâillée. Sylvie ne l'entendit pas venir. La pauvre fille était occupée à ajuster sa coiffure devant une petite glace. Son panier, qu'elle allait prendre pour se rendre aux provisions, était posé à côté d'elle. Frison approcha à pas de loup par derrière. Il tenait à la main un lourd marteau de maçon, qu'il leva sur la tête de sa fille, et, d'un coup terrible, il lui fracassa le crâne.

La malheureuse tomba en poussant un faible cri. L'assassin, couvert du sang de sa fille qui avait jailli en quantité sur ses vêtements, regarda si elle remuait encore : les paupières se soulevaient par instants, un mouvement convulsif agitait les membres de la mourante. Alors le meurtrier abaissa de nouveau son marteau, et, à huit reprises, il frappa et défigura ce cadavre sanglant.

Le crime accompli, Frison, qui avait tout son sang-froid, comme il l'a dit depuis, alla se laver les mains et changer de vêtements, puis il ferma la porte de sa maison et courut s'enfermer dans un cabaret du village, où il passa la journée à boire de l'eau-de-vie. Le soir, les gendarmes le trouvèrent étendu, ivre-mort, auprès d'un puits.

Renvoyé devant la Cour d'assises de l'Aisne, sous l'accusation d'assassinat, Frison a gardé, pendant tout le temps des débats, une attitude qui a fait courir des frémissements d'exaspération dans la salle d'audience :

Vous étiez signalé, lui demande M. le président de Latre, comme un homme égoïste, surnois, comme un mauvais cœur. Votre moralité était détestable ?

L'accusé (haussant les épaules). — Regardez donc dans mes yeux si je suis tout ce que vous dites !

M. le président. — Vos violences avaient excité l'indignation de tous vos voisins. Un jour, vous avez lancé une bêche à la tête de votre femme.

L'accusé (d'un air goguenard). — Est-ce que vous étiez là, vous, pour savoir comment ça s'est passé ? (Bruit.)

M. le président. — Vous êtes méchant ?

L'accusé. — Est-ce que je peux me r-fondre.

M. le président. — Quand vous rentriez ivre à la maison, vous jetiez votre casquette à terre et vous ordonniez à votre femme d'aller la ramasser. Alors vous tombiez sur elle, à coups de poing !

L'accusé. — C'est qu'elle n'obéissait pas assez vite.

M. le président. — Un jour que vous vous querreliez avec votre femme, Sylvie qui était assise tranquillement, vous a vu courir à elle, et vous lui avez asséné un soufflet tellement violent, que son visage en a été ensanglanté ?

L'accusé (brutalement). — Oui, j'ai dit. Tiens ! tu l'auras pour ta mère, ce soufflet-là ! Quand on est avec deux femmes comme celles-là, il faut bien se faire obéir. Si elles avaient eu seulement un peu de cœur, je ne serais pas où je suis. C'est ma femme qui veut me faire pérorer ! (Mouvement.)

M. le président. — Votre pauvre fille avait refusé de se marier pour pouvoir rester auprès de sa mère. Elle était bonne et travailleuse. Qu'avez-vous donc à lui reprocher ?

L'accusé. — Il faut vivre avec les gens pour les connaître à fond. Elle avait l'air comme ça d'une petite fille parfaite dans la rue. Mais à la maison, c'était un vrai diable ! Ma femme et ma fille voulaient de la toilette, et je ne pou-

vais pas y suffire. D'ailleurs, tous les témoins m'en veulent. C'est une bande de menteurs ! (Rumeurs.)

On arrive à la scène sanglante du 15 juin :

M. le président. — Qu'avez-vous fait le 14 juin ?

L'accusé. — J'ai travaillé.

M. le président. — Vous avez bu toute la journée. On vous a vu dans cinq cabarets différents. Vous vous faisiez servir de l'eau-de-vie ?

L'accusé. — Quand on travaille, il faut bien se soutenir ! Ça donne du cœur à la besogne !

M. le président. — Le soir vous êtes rentré ivre ?

L'accusé (souriant). — Oh ! non, un peu gai, peut-être, voilà tout. (Mouvement.)

M. le président. — Vous vous êtes couché en proférant des menaces contre votre femme et votre fille. Qu'avez-vous fait le lendemain, en vous éveillant ?

L'accusé. — Ma fille m'a dit des sottises. J'ai saisi mon marteau et j'ai cogné sur elle comme sur du grès ou du bois. Voilà !

M. le président. — Vous avez frappé avec une férocité qui épouvante !

L'accusé (d'un air indifférent). — Ah ! vous savez, j'ai buqué avec mon marteau jusqu'à ce qu'elle ne bouge plus ! (Mouvement d'horreur.)

Les témoins entendus sont venus confirmer dans tous leurs détails les renseignements déplorables recueillis par l'instruction sur le compte de l'accusé.

Nous avons dit que Frison avait été condamné à la peine de mort. L'assassin a entendu sans émotion apparente la lecture du terrible verdict.

L'arrêt porte que l'exécution aura lieu sur l'une des places publiques de Laon.

LA RUSSIE SE DÉMASQUE

Il y a un homme en Europe qui vient de parler franchement.

Cet homme qui eût pu se passer de cette loyauté de circonstance, puisque, dit-on, la force prime le droit, n'est autre que le czar Alexandre, l'autocrate de toutes les Russies.

Le czar vient d'adresser aux populations de la Bulgarie une proclamation qui fait songer l'Europe.

Et que dit donc cette proclamation que tous les esprits sérieux n'aient prévu jusqu'à ce jour ?

Elle se borne à prévenir les Bulgares qu'ils relèveront désormais des autorités russes.

Au fond, il n'y a pas grand chose dans tout cela, nous diront les optimistes quand même. Le knout va remplacer le pal ; au lieu de croire au Cheik ul-islam, les Bulgares se soumettront au Pape. Ce que Tamerlan ne put faire de Bajazet, après Ancyre, une victoire, le czar Alexandre, qui n'est pas Tamerlan, va le faire, sans victoire, d'Abdul-Hamid, qui n'est pas Bajazet. Voilà to !

Eh oui ! voilà tout absolument tout, et nous croyons qu'il n'y a que les naïfs pour demander davantage.

Ainsi le Danube est franchi ; quarante mille Russes sont entrés dans le Dobroudja ; quarante mille autres vont occuper l'eyalet de Silistrie, en attendant que d'autres encore, que l'on a oublié de compter, ceux-là, pénétrant par la Serbie. C'est la première page sérieuse du grand roman occidental, essayé, en 1828, par Diebitsch, poursuivi en 1856 et dont le prologue s'est déroulé, par manière d'explication, devant Kars, dont la première partie se terminera à Varna et la seconde à Stamboul, si quelque puissance jalouse ne vient jeter son holà en travers des triomphes du panslavisme victorieux !

Voilà tout ! — N'est-ce pas que Prudhomme est le même sous tous les cieux et qu'il a une façon toute réjouissante de raisonner ?

C'est aujourd'hui, surtout, que l'Europe peut apprécier le jeu magnifique du cabinet Derby-Disraëli.

Acculés par la diplomatie anglaise, les Russes jettent le masque et se montrent tels qu'ils veulent être : conquérants.

L'Europe sait aujourd'hui que la guerre entreprise par la Russie est une guerre d'annexion. Le czar veut le territoire turc ; il ne s'en cache point. La prise de Constantinople est donc au bout de cette expédition philanthropique en faveur des martyrs de Bulgarie. Et tout l'intérêt que peuvent inspirer les victimes, plus

ou moins fictives, des bachi-bouzouks, ne serait rien sans l'intérêt, bien autrement puissant, qui guide les ambitions russes.

La Russie croit préparer la revanche des Grecs sur les Musulmans. C'est encore le prétexte religieux qui couvre les désirs de conquête, et ceux-ci ne sont eux-mêmes que les moyens dont Dieu se sert pour refaire à sa volonté cette carte d'Europe si prodigieusement modifiée depuis quelques années.

En présence de cette affirmation hautaine de la force moscovite, que va tenter l'Occident ? Nous connaissons des russo-philés qui raillent déjà la politique anglaise. Que sont devenues cette fierté, cette raideur britanniques qui faisaient hésiter le grand peuple slave ? Toutes ces déclarations officielles et officieuses, ces notes comminatoires du cabinet de Saint-James, ces vertes réponses aux ineptes tirades de MM. Gladstone et consorts n'aboutissent finalement qu'à l'abandon de la Turquie ! L'Angleterre recule ! Pour la seconde fois, en moins de dix ans, Albion a baissé pavillon devant l'énergie de deux peuples européens.

Et les commentateurs vont leur train. Laissons dire ; la question ne nous touche qu'indirectement. Il faut attendre, l'œil ouvert. Le silence actuel de la Grande-Bretagne doit faire réfléchir les panslavistes, et la proclamation du czar n'est, sans doute, que le document officiel qui précède quelque action décisive pour l'équilibre européen. Nous entrons dans une phase nouvelle des événements. L'Autriche s'est émue plus encore que l'Angleterre, car elle est directement intéressée. Les déclarations ministérielles de MM. d'Auesperg et Tissa contiennent des réticences significatives. D'autre part, l'Allemagne a laissé quelque peu se révéler la joie qu'elle éprouve de l'allure agressive et du langage franc de la Russie. Quel sera le lendemain de l'Europe ? Nulle sagesse humaine ne saurait l'indiquer. Seulement, ce qu'on peut affirmer aujourd'hui, c'est que les événements vont se précipiter, et qu'il est plus difficile que jamais d'arrêter la conflagration générale en faisant la part du feu. Etre ou n'être pas, telle est désormais la formule de la lutte désespérée que doit soutenir la Turquie. L'Angleterre et l'Autriche achèteront-elles la paix et la sécurité d'un présent fort limité d'ailleurs par ce sacrifice inutile ? C'est ce que l'avenir nous apprendra, mais que nous ne pouvons croire, dans la conviction, erronée peut-être, où nous sommes que le vieil Occident n'a pas perdu toute lueur de bon sens. CHARLES VINCENT.

LES CADEAUX FAITS AU PAPE

Nous lisons dans l'Italie du 9 août dernier :

« Ces jours-ci seulement, on a pu dresser un compte exact des sommes parvenues au Vatican pendant le jubilé épiscopal du Saint-Père.

« L'argent, au fur et à mesure qu'il arrivait, était déposé dans une caisse spéciale dans les appartements du cardinal Simeoni.

« On enregistrait les sommes qu'on encaissait sans faire chaque jour un inventaire.

« Les pèlerinages terminés, le cardinal Simeoni a fait dresser un compte exact qui s'élève au chiffre de 16,476,381 francs.

« De cette somme, 9,190,000 francs sont en or ; le reste en papier. Cet argent sera employé comme suit, d'après la volonté de Pie IX :

« 1^o. Quatre millions seront versés dans le fonds du Saint-Siège ;

« 2^o. Quatre millions seront versés dans le fonds pour les employés, ex-employés, ex-militaires et leurs familles restés fidèles au Pape ;

« 3^o. Quatre millions sont destinés à restaurer des églises monumentales et à exécuter des travaux d'une utilité reconnue et servant en même temps à encourager l'art et l'industrie ;

« 4^o. Les 4,476,381 francs restant seront distribués en subsides aux établissements de bienfaisance, comme hôpitaux, hospices, dépôts de mendicité. Ils serviront en outre à secourir des religieux, des moines, des curés, des paroisses pauvres, etc.

« Les objets qui ont figuré à l'exposition du Vatican ont déjà presque tous été distribués. »

Un huissier se présente dans une ferme pour y opérer une saisie. A sa vue, on lâche sur lui les chiens de garde ; il est forcé de s'éloigner sans avoir pu instrumenter.

A son retour, on lui demande s'il avait été bien reçu.

— Je le crois bien ; on voulait même me faire manger... par les chiens.

LA BATAILLE DE PLEVNA

(D'après un correspondant anglais)

La première affaire de Plevna avait été jusqu'ici le seul échec des Russes dans la Turquie d'Europe, échec sérieux, du reste, causé par un manque de précautions militaires très-blâmable. Quand le 9e corps avait reçu l'ordre de marcher sur Nicopolis, il aurait dû, pour couvrir son flanc, faire occuper Plevna par un détachement de cavalerie. Cela n'eût pas coûté beaucoup, cette ville n'étant guère défendue alors. Il ne le fit pas, et la colonne ottomane qui venait de Widdin au secours de Nicopolis en profita pour s'établir à Plevna. Le général Krudener, s'apercevant un peu tard de la faute commise, envoya trois régiments pour la réparer, mais sans avoir fait au préalable une sérieuse reconnaissance. Après un combat très-vif, cette colonne pénétra jusque dans la ville dont elle se croyait maîtresse. Déjà les soldats s'étaient débarrassés de leurs sacs et de leurs armes, quand soudain l'ennemi se montra partout aux fenêtres et aux balcons. Il fallut se retirer sous une pluie de feu. Environ deux mille hommes furent perdus dans cette affaire.

Cela se passait le 20 juillet. Le 22, le prince Chakoffsky reçut l'ordre de laisser deux brigades d'infanterie à Osman-Bazar et de conduire contre Plevna une brigade de cavalerie et une brigade d'infanterie. La 30e division du 4e corps, occupée à traverser le Danube à Simniza, en route pour Tirnova, reçut aussi l'ordre de marcher sur Plevna. Enfin, le 9e corps, lequel se trouvait en position autour de Nicopolis, fut envoyé du même côté pour coopérer à la revanche.

Il fallut au prince Chakoffsky six jours pour marcher des Balkans au village de Karajac-Bulgarski, où il s'arrêta le 28 au soir, à douze milles (environ dix-neuf kilomètres) de Plevna. C'est là que je l'ai rejoint.

On nous apprit que nous avions en face de nous toute l'armée d'Osman-Pacha, venue de Widdin, renforcée de troupes qui étaient arrivées de Sofia et du Monténégro, en tout de 35 à 40,000 hommes.

Cette armée était établie dans d'excellentes positions, formant un demi-cercle en avant de Plevna et s'appuyant des deux côtés à la rivière le Vid, qui passe derrière cette ville. La ligne la plus avancée des Turcs passait du nord au sud par les villages Pli-sitza, Bukova, Radisovo, Turcirici et Bogot.

Le quartier-général de Chakoffsky était à Karajac-Bulgarski. Celui du général Krudener, commandant l'autre corps d'attaque (le 9e), était à Kalisovit, à environ huit milles au nord-ouest. Krudener, étant le plus âgé des deux généraux, prit le commandement en chef, tout en restant sous les ordres du grand-duc Nicolas, lequel se trouvait à Tirnova.

Dans la nuit du 28 au 29, le jeune général Skobeloff, arrivé de Tirnova, reçut l'ordre de conduire une brigade de cosaques, amenée par lui, vers le sud et d'occuper Lovca, position importante entre Plevna et les Balkans.

Le 29 au matin, le prince Chakoffsky fit une reconnaissance, et les troupes russes s'étendirent à droite et à gauche, afin de préparer une attaque concentrique des positions ennemies. Il fallut toute la journée pour exécuter ce mouvement.

Le soir, Skobeloff revint et nous apprit que Lovca et les environs de cette ville étaient fortement occupés par les Turcs. Nous étions prêts le 30 au matin. Mais Krudener résolut de donner un jour de repos aux troupes. Il présida dans l'après-midi un conseil de guerre, dans lequel il convint de commencer une attaque concentrique le lendemain à cinq heures.

Il plut dans la nuit du 30 au 31, et les troupes ne purent s'ébranler qu'à six heures du matin. Nous disposions de 32,000 fantassins, de 160 pièces de campagne et de trois brigades de cavalerie.

Le général Krudener commandait notre aile droite, Chakoffsky notre aile gauche. Le premier devait attaquer la gauche des Turcs par le village de Crivitza en mar-

chant vers la rivière; le second la droite, par Radisovo, en marchant également vers la rivière. Skobeloff, avec une brigade de cosaques, un bataillon d'infanterie et une batterie, devait couvrir Chakoffsky, du côté de Lovca; un autre général, Lasca-roff, avec deux régiments de cavalerie, protégeait les derrières de Krudener.

Le défaut capital de ce plan est que nos deux ailes marchaient à une trop grande distance l'une de l'autre, et n'étaient aucunement reliées.

Du reste, nous étions trop faibles numériquement pour attaquer des positions qui, très-fortes par elles-mêmes, avaient encore été fortifiées par l'ennemi et qui étaient défendues par bien près de quarante mille hommes. Livrer bataille dans de telles conditions, c'était tenter la Providence.

La matinée était brumeuse, et cela parut faire plaisir aux soldats russes. Krudener commença l'attaque, à neuf heures et demie, en dirigeant le feu d'une batterie contre un ouvrage en terre situé au-dessus du village de Crivitza. Les Turcs, après un moment d'hésitation, donnèrent une vigoureuse réplique à cette batterie. En même temps, Chakoffsky attaquait Radisovo. Je le suivais à cheval.

Plevna se trouve au fond d'une vallée qui s'étend du nord au sud. Entre nous et cette vallée, nous apercevions trois grandes vagues de terrain, dont la plus large est celle du milieu. Les deux autres sont plus étroites, mais aussi plus hautes. Ces trois vagues s'étendent de l'est à l'ouest. Celle qui se trouve le plus au nord, en face de Krudener, était couvertes de retranchements étagés, et sur le sommet de cette colline, ainsi que sur la colline du centre, on voyait les tentes de l'armée turque. Le coteau du sud, immédiatement en face de nous, n'était pas défendu.

Cependant, les canons de Krudener font rage, et nous nous ébranlons pour nous emparer de Radisovo. Ce village est dans un trou, derrière ce que j'ai appelé la vague sud. Entre cette vallée et Plevna il y a une deuxième colline, sur laquelle nous voyons l'artillerie turque. Nos canons jouent contre cette position et font merveille.

Bientôt notre infanterie descend dans la vallée de Radisovo et prend sans peine, à la baïonnette, ce village défendu par une poignée de bachi-bouzouks. J'ai suivi cette colonne, mais voyant qu'elle s'arrête dans le village conquis, je cours rejoindre Chakoffsky sur la hauteur, d'où nos batteries foudroient les canonnières turcs. Ceux-ci leur répondent avec vigueur, mais après une demi-heure de canonnade, notre feu, très-bien dirigé, les fait taire. Aussitôt, notre artillerie s'ébranle, descend dans la vallée, traverse Radisovo et va s'établir sur les positions que l'ennemi vient d'abandonner.

De là, nos cinq batteries peuvent attaquer de haut en bas l'artillerie turque en position sur la vague centrale. Cette artillerie, bien que dangereusement exposée, nous répond avec vigueur et régularité.

Du poste assez bien abrité que j'occupais derrière nos canons, je pouvais étudier les positions turques. Sur la très-large ondulation de terrain que j'ai désignée comme la vague centrale, ils avaient élevé un grand nombre d'ouvrages en terre. Une redoute située en avant de ces retranchements, près d'un petit village, était défendue par quatre batteries. Elle était bien placée de façon à enfler les vallées par lesquelles nous allions être forcés de monter. Derrière tous les ouvrages, les toits et les clochers de Plevna brillaient au soleil dans un nid de verdure, si près qu'il ne m'aurait fallu qu'un petit temps de galop pour aller y chercher mon déjeuner. Bien des hommes pourtant devaient mourir avant que nous puissions entrer dans cette ville si riante. Déjà, il y avait bon nombre de victimes autour de moi. Le tir de l'ennemi était très-juste.

A une heure, l'artillerie était encore seule engagée. Sur notre droite, Krudener avait à peine marché; or, nous devions attendre qu'il avancât afin d'attaquer simultanément. Mais Krudener a la

réputation d'un soldat sans énergie et lambin. Après avoir bien maudit sa lenteur, Chakoffsky, tout à coup perdit patience, et résolut de pousser en avant tout seul. Si Krudener a été trop lent, Chakoffsky a été bien téméraire. Toute notre armée était trop faible pour la besogne. Comment la moitié de cette armée aurait-elle pu s'en tirer? Hélas! il fallut payer cher cette erreur de jugement.

C'est vers deux heures et demie que commença la deuxième phase de la bataille. Pour voir si son artillerie avait suffisamment préparé les voies pour l'infanterie, Chakoffsky et son état-major arrivèrent au galop près de nos batteries. Une trombe d'obus les força de mettre pied à terre. Cependant, après un minutieux examen, le général déclara que le moment était venu, et il lança ses douze ou quinze mille hommes contre les positions retranchées des Turcs, position à peine entamées par notre feu et tenues par des troupes d'une supériorité numérique écrasante. L'ordre d'attaque fut reçu avec une acclamation joyeuse par nos fantassins, qui commençaient à trouver le temps long. Ils s'avancèrent d'une allure vive, par colonnes de compagnies, les tirailleurs en tête.

Dès que l'infanterie arriva sur la crête où nos canons tiraient avec une vivacité redoublée, les obus turcs firent des ravages dans ses rangs. Elle avait à descendre maintenant dans la vallée pour remonter à l'assaut des ouvrages ennemis. Pour cela, elle s'étend en ligne, et sans envoyer ses tirailleurs en avant, elle commence à dévaler. En dépit de la grêle de projectiles qui l'assaille, cette longue colonne tient bon d'abord; mais elle ne tarde pas à se tordre, et bientôt ses mouvements de plus en plus vifs deviennent tout à fait désordonnés. Les soutiens trop impatients courent et se confondent avec la ligne de bataille. Tous nos soldats paraissent désireux d'en venir aux mains avec l'ennemi qui les massacre, bien abrité derrière ses épaulements.

Cependant, notre ligne se creuse de plus en plus au centre. Elle avance rapidement toutefois en lâchant des volées. Nos batteries redoublent leur feu. La mousqueterie crépète avec fureur. Nous entendons les hurrahs frénétiques des combattants. Des blessés commencent à revenir lentement. Dans les champs de maïs, on voit les morts déjà nombreux gisant çà et là....

Tout à coup, nous voyons nos hommes un peu trop dispersés se rallier. Les officiers tiennent leurs épées hautes.... En avant, à la baïonnette! Le colonel d'un des régiments de la 32e division conduit l'assaut. Les Turcs ne bougent pas; leur feu est terrible. Voici le cheval du colonel à terre, mais son brave cavalier se relève et je le vois courir en avant. Il fait quelques pas en brandissant son sabre, puis trébuche et tombe. J'ai vu depuis qu'il est mort.

Cependant, nos hommes grimpent sur le parapet. Les voici qui tombent au milieu des ennemis comme une avalanche. Bien peu de Turcs échappent à leurs baïonnettes. Le premier ouvrage pris, notre ligne continue son attaque sans s'arrêter un moment. Les Russes sont de mauvais tirailleurs. Ils dédaignent les abris. Nos hommes s'avancent à découvert sous le feu le plus meurtrier que j'aie vu. Ils vont aussi vite que possible, mais la pente est raide. Pour atteindre la principale redoute, il leur faut une demi-heure.

Mais cette fois les Turcs n'attendent pas les baïonnettes. Après une dernière décharge, ils abandonnent l'ouvrage, et nous les voyons se diriger en bon ordre à travers des vignes et des jardins vers leur deuxième ligne de retranchements.

Pour nous, une fois maîtres de leurs premières positions qui n'étaient pas difficiles à tenir, nous aurions dû attendre là que Krudener se fût emparé de Crivitza. Mais Chakoffsky, fasciné par le mirage de la grand-croix de Saint-George, ne voyait pas la réalité devant lui.....

Attaquer les premières positions des Turcs n'était qu'un jeu d'enfant comparé à l'assaut des autres. D'ailleurs, la plupart de nos hommes n'avaient plus de

souffle. Nous les vîmes s'arrêter, hésiter plus d'une fois. Les Turcs les fusillaient avec rage.....

Enfin Chakoffsky lance ses brigades de réserve. Celles-ci poussent vivement leur pointe. Mais les Turcs reçoivent des renforts. La fumée épaisse cache les combattants à nos yeux. Tout à coup, cette fumée s'éclaircit. J'aperçois une quantité d'hommes noirs qui gravissent les épaulements de la redoute. Les Turcs se replient un instant, mais leurs obus pleuvent sur nos hommes. Impossible de rester là. La bataille se fait confuse autour de la redoute. Vers six heures, l'ennemi revient en masse. A sept heures, il occupait de nouveau ses positions.....

Cependant, la 1re brigade de la 38e division avait, dès le commencement de l'attaque, pris trop à gauche, directement vers Plevna. Les Turcs la canonnaient horriblement par le flanc.

Mais la brigade ne veut point lâcher pied. Nos malheureux fantassins font des charges furieuses coup sur coup, jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus. Alors il se font tuer sur place. Les réserves qu'on leur envoie ne servent qu'à augmenter le massacre. Du reste, les munitions ne tardent pas à manquer de ce côté. L'espoir abandonne les plus intrépides.

Deux compagnies avaient, il est vrai, réussi à pénétrer jusque dans Plevna. Mais c'était tomber en fer. Ce qui survit de ces braves a bien de la peine à se sauver.

Enfin, le général donne l'ordre de la retraite, mais il n'a rien pour se couvrir. Les Turcs ne perdent pas un instant; les voici déjà dans leurs premières positions sur les talons des Russes. Ils y prennent trois de nos canons. Leurs obus tombent dans Radisovo tout plein de blessés. Derrière le village, de longues files de ces malheureux cheminent sous un feu épouvantable..... Bientôt, la nuit tombe, et les Bachi-Bouzouks s'éparpillent dans toutes les directions pour achever ce qu'ils trouvent par terre.....

Notre état-major, sur la crête de la colline d'où nous étions partis le matin, entend les cris montant de la Vallée de l'Ombre de la Mort au-dessous de nous. Nos hommes reviendront-ils? La mousqueterie continue à faire rage. Des obus tombent au milieu de l'escorte. Enfin, un détachement se présente, mais lorsqu'on veut donner à une compagnie l'ordre de protéger les blessés de Radisovo, il fallut en former une avec des hommes de divers régiments.....

A neuf heures, l'état-major quitta son poste. Pour ne pas fouler aux pieds les blessés, nous marchions avec précaution. Puis nous perdîmes notre chemin, comme nous avions perdu notre armée. Impossible de s'arrêter: les Bachi-Bouzouks étaient partout.....

Enfin, vers une heure du matin, nous pûmes nous étendre dans un champ pour dormir un instant sur des gerbes fraîchement coupées.

Mais à quatre heures, des Bachi-Bouzouks s'approchant, nous forcèrent à déguerpir. Une poignée de vedettes cosaques protégeait seule ce qui avait été une belle armée.

Quand le jour parut, nous reçûmes des nouvelles de Krudener. Il avait été cruellement éprouvé, lui aussi, et forcé de se replier vers l'Osman, qui tombe dans le Danube près de Nicopolis.

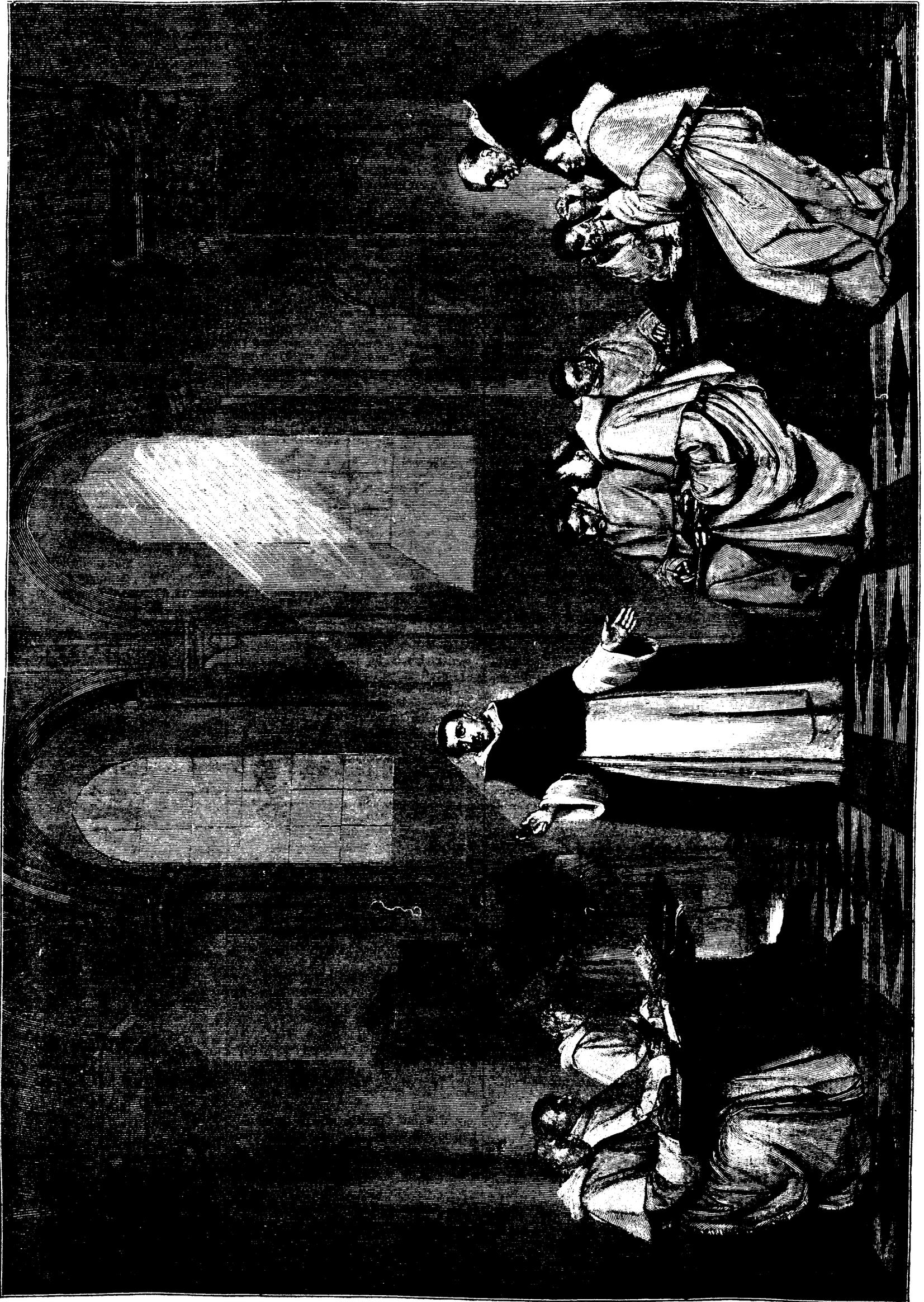
Nous avions perdu, nous, au moins deux régiments, c'est-à-dire 5,000 hommes sur trois brigades. Cela est pire que les massacres d'Eylau et de Friedland. J'ignore dans quelles proportions Krudener a souffert.... Skobeloff, à notre extrême gauche, a perdu, lui, 300 hommes d'un seul bataillon d'infanterie.....

Nous aussi, nous nous retirons vers l'Osma.

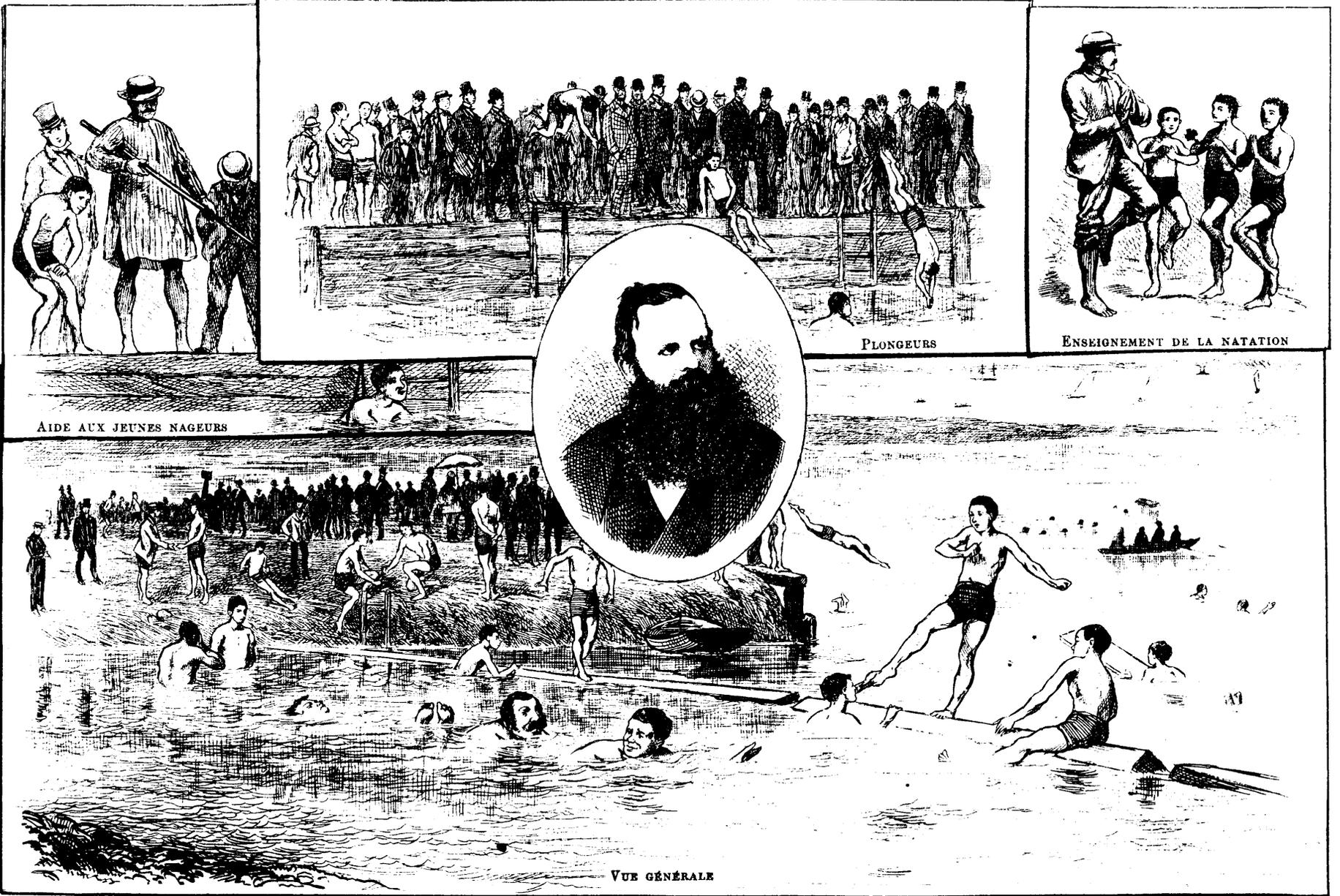
LE PHOSFOZONE

contient les composés les plus précieux de Phosphore et d'Ozone. On reçoit des certificats de toutes parts.

Le PHOSFOZONE se vend bien. C'est le tonique favori des dames. JAMES HAWKES, Pharmacien de la Place d'Armes, Montréal. On reçoit une brochure franc de port en faisant la demande à EVANS, MERCER & C^{ie}, Montréal.



SAINT THOMAS D'AQUIN DICTANT L'OFFICE DU SAINT-SACREMENT.
TABLEAU DE M. LOUIS ROUX.



Lt. COL. LABRANCHE, FONDATEUR ET PRÉSIDENT DU CLUB
LE CLUB DE NATATION À L'ILE STE-HÉLÈNE



LA GUERRE D'ORIENT—LEVÉE D'UN CAMP DE COSAQUES

KIANA SOUVENIR DES ILES SANDWICH.

PAR M. C. DE VARIQNY.

II

(Suite.)

« Puissiez-vous dire vrai ! Malgré moi, je tremble et je sens que la partie qui se joue entre nous est décisive.

— Elle le sera, je l'espère bien. Je compte sur notre voyage pour précipiter le dénoûment. L'occasion se présentera, n'hésitez pas à la saisir, et plaidez votre cause avec toute l'éloquence de votre cœur.

— D'ici à peu de jours j'aurai tout gagné ou tout perdu.

Tout en causant, nous nous étions rapprochés du camp. Deux Kanaques, relevés d'heure en heure, veillaient seuls sur nos animaux. Immobiles comme des cariatides, adossés aux troncs d'arbres, ils poussaient de temps à autre un léger sifflement qui suffisait à ramener ceux de nos chevaux qui s'éloignaient. Etendus sur l'herbe, la tête appuyée sur leurs selles, leurs compagnons dormaient en cercle, formant autour des huttes une barrière vivante. Je me disposais à la franchir, lorsque tout à coup j'éprouvai une sensation étrange. Il me semblait que le sol se dérobaît sous mes pas et qu'une puissante oscillation se produisît de l'est à l'ouest. Je reconnus une secousse de tremblement de terre. Ces accidents sont si fréquents dans l'île de Havai que l'on y fait rarement attention. Les branches élevées des arbres s'agitèrent et s'entre-choquèrent comme secouées par une brusque rafale de vent, puis tout reprit dans le repos. Les dormeurs ne s'en aperçurent même pas. Nos deux veilleurs sourirent silencieusement. Seuls, nos animaux purent effrayer ; les jarrets tendus pour mieux conserver leur équilibre, ils soufflèrent bruyamment, interrogeant l'horizon d'un œil inquiet.

« Nous sommes dans le voisinage de Pélé, dresse des volcans, me dit Frank, elle nous avertit de sa présence. Bonsoir et à demain. »

Quelques minutes après, tout dormait dans le camp, sauf les garces, qui se relevaient à tour de rôle sans qu'aucun bruit les trahît.

J'avais complètement oublié cet incident lorsque je me réveillai le lendemain matin. Frank était déjà debout. Je l'aperçus qui causait avec Kimo. Il me fit signe de venir les rejoindre. Jane et ses femmes reposaient encore.

« Qu'y a-t-il, Frank ? lui dis-je, vous paraissez soucieux.

— Un peu, répondit-il, et pourtant jusqu'ici il n'y a pas grand sujet d'alarme. Kimo me rendait compte de la nuit. Il résulte du rapport de nos hommes que la secousse que nous avons ressentie hier soir n'a pas été la seule ; à deux reprises, vers le matin, il s'en est produit d'autres.

— Je ne m'en suis pas aperçu.

— Ni moi ; mais Kimo, levé avant nous, a constaté que la dernière avait eu lieu de bas en haut et non plus horizontalement.

— Eh bien ?

— Ces secousses sont rares et indiquent une éruption prochaine.

— Ce ne sera ni la première ni la dernière, et nous aurons là un beau spectacle.

— Croyez-vous ? Une éruption de Kilauéa est en effet un beau spectacle, et j'en ai vu plusieurs ; mais où celle-ci se produira-t-elle ?

— Au volcan, comme d'ordinaire.

— Kimo en doute, et moi aussi. Quand les secousses sont horizontales, c'est invariablement le cas, et alors nous pourrions sans danger aucun poursuivre notre route. Campés au bord du volcan, nous verrions la lave déborder et suivre sa route accoutumée, non plus en minces filets, mais en un fleuve de feu. Le soulèvement du sol indique une éruption plus violente et qui peut se produire sur un autre point. Lequel ? C'est ce que j'ignore, et nous pouvons aller au devant d'un danger terrible.

— Ne courons-nous pas le même risque en restant ici ?

— Qui ?

— Et que dit Kimo ?

— Il croit qu'il est sage de se hâter et de gagner le volcan ; suivant lui, c'est encore là que nous serons le plus à l'abri.

— Il a peut-être raison ; en tout cas, nous ne saurions mieux faire que de nous en fier à son expérience et à la vôtre.

Kimo fit un signe aux Kanaques qui se tenaient à distance, attendant le résultat de notre entretien. Cet ordre muet fut immédiatement compris ; on ramena les chevaux, on pressa les préparatifs de notre frugal déjeuner. Jane, prévenue, vint nous rejoindre, étonnée de la hâte avec laquelle nous levions le camp. Quelques mots la mirent au courant de nos préoccupations : elle n'en parut pas alarmée ; maintes fois déjà elle avait assisté à ces phénomènes volcaniques si fréquents à Havai. Frank n'insista pas sur les observations faites par Kimo, et elle crut que nous étions désireux de gagner promptement la plaine à l'entrée de laquelle nous avions campé. Trente milles nous séparaient encore du cratère. Le volcan de Kilauéa est entouré d'épaisses forêts, à travers lesquelles il est difficile de se frayer un passage. Sous l'ombre de ces grands arbres, l'humidité du sol et la chaleur de la température entretiennent une végétation parasite d'arbustes et de lianes qui s'enlacent en un inextricable fouillis et arrêtent à chaque pas la marche du voyageur. Kimo avait prévu ces difficultés ; il avait envoyé nos Kanaques en avant. Armés de leurs bachelles, ils taillèrent un sentier à peu près praticable qui

nous permit de rejoindre l'unique route qui relie le volcan au port de Hilo. Il nous fallut mettre pied à terre et faire conduire nos chevaux par la bride. Le sol, jonché de branches d'arbre, rendait la marche incertaine et fatigante. Frank ne quittait pas Jane ; il l'aidait à franchir les mauvais pas ; elle riait de sa sollicitude.

« Vous ne vous souvenez plus, Frank, que j'étais et suis encore une vraie fille des forêts. Mon pied ne glisse pas plus que le vôtre. Vous me prenez pour quelqu'une de ces ladies étrangères qui viennent de temps à autre visiter le volcan et se persuadent avoir couru d'innombrables dangers.

— Et vous, avez-vous oublié qu'une fois, à Waipio, je dus vous prendre dans mes bras pour traverser le torrent ?

— Je ne vous l'ai pas demandé, dit-elle en rougissant.

— Non, aussi m'avez-vous grondé, une fois de l'autre côté.

— Je ne m'en souviens pas, et pourtant, je puis le dire, ce jour-là, j'avais peur. L'eau courait si vite, l'écume était si blanche et le bruit si assourdissant, que j'hésitais. Si vous m'en aviez laissé le temps, Frank, j'aurais bien passé seule. — Et, s'appuyant sur son bras, ils cheminèrent ensemble jusqu'à ce qu'un hurrah des Kanaques nous apprît qu'il avait rejoint la route.

Pendant ce trajet difficile, nous ressentîmes encore quelques légères secousses. Elles étaient si faibles que nous y fîmes à peine attention. Kimo lui-même y paraissait indifférent. Il observait attentivement mes compagnons, et plus d'une fois je surpris son regard attaché sur Jane et sur Frank. Son visage impassible ne trahissait aucune impression, mais sa curiosité était éveillée, et je m'en aperçus quand, remonté en selle, je me rapprochai de lui pour laisser les jeunes gens seuls. Loin de m'éviter, il répondit à mes questions, ramenant la conversation sur Jane, puis sur Frank. Il semblait désirer savoir le but de ce voyage décidé si brusquement et dans le cours duquel il voyait naître chez Frank des sentiments dont il n'avait pas évidemment soupçonné l'existence. Kimo était trop délié pour ne pas deviner ce que je ne pouvais ou ne voulais pas dire.

Nous avançons rapidement. La route devenait meilleure, les arbres plus espacés laissaient mieux circuler l'air et la lumière ; çà et là des fougères arborescentes, hautes de plus de trente pieds, étaient leur panache qui bruisait au souffle d'une brise légère, des touffes d'ohélos, couvertes de petites baies jaunes, des goyaviers au parfum pénétrant, bordaient l'étroit sentier et annonçaient que nous laissions la forêt derrière nous.

« Encore une heure, dit Kimo, et nous serons au bord de Kilauéa.

— Où je déposerai mon offrande à Pélé, ajoutai-je en riant.

— Pélé, reprit-il d'un ton grave, Pélé nous soit propice !

— Redoutes-tu quelque danger ?

— Cette nuit, j'ai eu des craintes ; elles avaient disparu, mais elles me reprennent maintenant, dit-il en suivant attentivement les mouvements de Frank, qui, courbé sur sa selle, venait de cueillir avec dextérité une grappe d'ohélos qu'il offrait à Jane.

— Pourquoi maintenant ?

Il hésitait à me répondre lorsqu'une secousse violente se fit sentir. Nos animaux s'arrêtèrent court, inquiets, les oreilles dressées, soufflant bruyamment par leurs naseaux. Le sol oscillait avec un mouvement étrange. On eût dit que la terre soulevée respirait profondément. En même temps, un bruit sourd comme le grondement de l'Océan se fit entendre, lent et confus d'abord, puis il se rapprocha, grandit, passa comme un souffle de terreur sous nos pieds et se perdit au loin. Un grand silence lui succéda. Ont eût dit que la nature immobile retenait son haleine. Pas un insecte ne bruisait sous l'herbe. Au-dessus de nos têtes, le soleil éclatant, un ciel sans nuages, augmentaient l'étrangeté de cette scène.

« Halte et pied à terre ! » s'écria Frank. Chacun de nous obéit sans mot dire. Les Kanaques prirent la bride des chevaux et nous suivirent en silence. Les secousses se succédèrent moins violentes, mais plus rapprochées. Kimo marchait en avant. Je le rejoignis. Son visage avait repris toute son impassibilité.

« Vous souvenez-vous du chant de Kiana ? me dit-il abruptement.

— Oui, mais à quel propos me demandez-vous cela, et qu'a-t-il de commun avec ce qui se passe ?

— Vous le saurez bientôt peut-être.

III

Nous étions au bord du cratère. Les derniers rayons du soleil plongeaient dans l'abîme dont ils éclairaient les parois perpendiculaires et dessinaient les immenses contours. Sous nos yeux se déroulait un cirque de plus de trois lieues de circonférence et d'environ mille pieds de profondeur. Un bruit lointain, comme celui de la mer à distance, montait jusqu'à nous. Dans ce vaste cratère s'agitait un lac de feu dont les vagues soulevées se déroulaient avec ampleur et venaient battre les parois de roches calcinées qui cédèrent çà et là sous cette effroyable chaleur et s'écroulaient dans le cratère comme une dune de sable minée par les flots. On entendait alors un ruissellement pareil à celui d'un torrent sur un lit de cailloux. L'atmosphère embrasée miroitait au soleil. Devant nous, fermant l'horizon à quelques lieues de distance, se dressait la masse énorme du Mauna-Loa, cou-

ronné de neiges éternelles que le soleil teintait d'un rose vif, et qui semblait déferler le lac béant soulevé à ses pieds en efforts impuissants. Frank sondu d'un coup d'œil rapide l'abîme de feu, et je surpris sur son visage une expression de satisfaction.

« Tout va bien, me dit-il. Nous pouvons camper ici sans danger cette nuit, et demain nous contournerons le volcan pour gagner la route de Kailua. Décidément, je m'alarmais à tort.

— Que dit Kimo ?

Nous le cherchâmes du regard, il avait disparu. Les Kanaques, tête nue, attendaient des ordres. Nous nous dirigeâmes vers un monticule qui formait une pointe avancée sur le cratère. Tout à coup, Frank appuya sa main sur mon bras.

« Regardez, » dit-il à voix basse.

Kimo, debout sur ce monticule, faisait des gestes étranges. Sa main, étendue vers le volcan, s'agitait lentement, puis laissa échapper quelques objets qui se perdirent dans l'espace et dont nous ne pûmes suivre la chute ni constater la nature. Cela fait, il parut plongé dans une sorte de contemplation extatique.

« Eloignons-nous, me dit Frank ; je préfère qu'il ne sache pas que nous l'avons vu.

— Que fait-il donc ? repris-je.

— Il invoque Pélé.

Jane avait raison, Kimo est un des sectaires de la déesse. Evitons en ce moment d'aborder ce sujet avec lui, et, pour cela, feignons d'ignorer ce que le hasard nous a appris.

Quelques instants après, Kimo nous rejoignit. Son visage ne trahissait aucune de ses émotions. Frank l'entretint de son projet qu'il approuva, et, comme la veille, les Kanaques construisirent deux huttes pour Jane et pour nous.

Nos craintes diminuées nous permettaient de jouer du grandiose tableau qui se déroulait devant nous. La nuit venait. Un dernier rayon se jouait sur la cime de la montagne, dont il semblait se détacher à regret. Cette lueur fugitive brilla, reparut, puis cessa, et sans transition l'obscurité envahit tout. Sur le fond devenu noir, le lac se dessinait plus rouge, passant par toutes les teintes de l'orange à un blanc cru, dont l'œil pouvait à peine soutenir l'insupportable éclat. Jane, non plus que moi, ne pouvait s'arracher à ce spectacle. Aussitôt notre repas achevé, nous revînmes sur les bords du cratère où Frank nous rejoignit après avoir donné les ordres pour la nuit. Jane lui exprima le désir de passer la journée du lendemain où nous étions. Il secoua la tête en souriant.

« Vous ne voulez pas, dit-elle d'un air surpris. Vous êtes donc bien pressé de gagner Kailua ?

— Oui, car je ne suis qu'à demi rassuré. Il est prudent de nous rapprocher de la mer, et nous en sommes loin. L'éruption qui se prépare, car il s'en prépare une, soyez-en sûre, pourrait nous couper la route. Mon avis est de partir demain à la pointe du jour et de gagner Kona, si possible.

Jane n'insista pas, et deux heures après tout reposait autour de nous. Je restai seul avec Frank, regrettant, moi aussi, de quitter si promptement le volcan et ne pouvant me rassasier de cet étonnant spectacle. Frank était évidemment préoccupé. Je veillai quelque temps avec lui, et la nuit était déjà avancée quand nous gagnâmes notre hutte, non sans qu'il eût réitéré l'ordre aux veilleurs de redoubler de vigilance.

Je dormais profondément lorsque mon compagnon m'éveilla.

« Debout, dit-il, et sans bruit.

L'aube ne blanchissait pas encore l'horizon. Il me semblait qu'un calme surnaturel régnait autour de nous ; le bruit monotone du volcan avait cessé, pas un souffle dans l'air, pas un bruissement de feuilles. Je me levai. Frank m'attendait au seuil de notre cabane.

« Venez, » me dit-il.

Je me dirigeai avec lui vers le cratère, dont nous étions éloignés de quelques centaines de mètres, et je m'arrêtai, croyant rêver, lorsqu'il me dit :

« N'allez pas plus loin, nous sommes au bord. »

Je regardai à mes pieds : je distinguai vaguement les immenses parois, le gouffre béant, plus grand encore entrevu dans l'obscurité ; mais là où j'avais laissé une mer de feu il n'y avait plus rien. Une âcre odeur de soufre me prenait à la gorge ; une énorme colonne d'un blanc laiteux, formée de vapeurs sulfureuses, s'élevait du fond de l'abîme, se dressait à des centaines de pieds au-dessus de nous et déployait un gigantesque panache qui oscillait à peine dans l'air immobile.

« Nous n'avons pas un instant à perdre, me dit Frank. Une éruption terrible se prépare, mais où, je l'ignore. Tant que la lave bouillonne dans le cratère, il n'y a rien à craindre. Kilauéa est la soupape de sûreté de l'île, mais quand Kilauéa se tait, c'est un signe infaillible que la lave va s'ouvrir une nouvelle issue. Le fait s'est déjà produit en 1862. Je l'ai constaté par moi-même, et vous savez ce qu'a été cette éruption. Nous sommes à la veille de voir les mêmes désastres. Il n'est que trois heures du matin, mais il faut hâter le départ. Kimo, prévenu, fait seller les chevaux. Laissons reposer Jane et ses femmes jusqu'au dernier moment.

Autour de nous s'agitaient des ombres silencieuses. On ramenait les chevaux, et, pour éviter de troubler avant l'heure le repos de la princesse, on les sellait à une certaine distance du camp. Quand tout fut prêt, Kimo fit prévenir Jane. En peu de mots, Frank la mit au courant. Elle l'écouta attentivement et donna

ordre à ses femmes de se conformer d'une manière absolue aux instructions de Frank. Notre repas fut promptement achevé, et la caravane s'ébranla. Frank marchait en tête, je suivais avec Jane. Kimo, entouré de quelques Kanaques sûrs, formait l'arrière-garde. Ils devaient, en cas de panique, empêcher la débandade et la fuite des animaux qui portaient nos provisions. Nous cheminâmes dans l'obscurité. Frank, qui connaissait admirablement la route, nous guidait sans hésitation. Il nous fallait contourner le volcan dans toute sa longueur, puis gravir les contre-forts de Mauna-Loa, qui formait à quelques milles de distance un repli de terrain derrière lequel commençait le district de Kona.

Au jour naissant, nous avions dépassé l'extrémité sud du cratère, et nous nous élevions sur des pentes raides et pierreuses pour atteindre le plateau. Un silence profond régnait autour de nous ; les oiseaux inquiets voletaient de branche en branche ; tout ce monde d'insectes, qui s'agitait et bruit sous le chaud soleil des tropiques, se taisait ; pas un souffle d'air, la nature semblait dominée par une inexplicable terreur. L'atmosphère était lourde et brûlante ; de temps à autre, un frémissement du sol trahissait le danger inconnu qui nous menaçait. Tout à coup, une secousse plus violente que les autres se fit sentir. Sur un signe de Frank, Kimo le rejoignit ; ils échangèrent quelques mots à voix basse, puis Frank nous invita à mettre pied à terre. Il était temps : une seconde secousse nous fit chanceler. Des blocs de rochers détachés des sommets glissèrent avec grand fracas sur les pentes, bondissant et brisant dans leur course les arbres et les arbustes qui se trouvaient sur leur passage.

« Du courage ! dit Frank, nous ne pouvons rester ici. Il nous faut gagner le monticule que vous voyez là-bas, » — et il nous désignait à quelques centaines de mètres un tertre au sommet duquel se dressait un bouquet de cocotiers et de pandanus.

Nous nous mimes en marche, Jane appuyée sur les bras de Frank. Les secousses se multipliaient, les arbres éperclus agitaient leurs panaches, nos chevaux refusaient d'avancer et nous dûmes les abandonner. Un grondement sourd et incessant roulait sous nos pieds, on sentait qu'une mer de feu battait de ses vagues soulevées le sol qui nous portait. Nous parvînmes pourtant à gagner le tertre.

Nous étions à bout de forces. La terre oscillait, tout semblait tourner autour de nous. Frank fit rapidement desseller les chevaux et porter les provisions à l'abri du soleil sous les arbres, à l'ombre desquels il installa Jane et ses femmes.

« Attendez maintenant, me dit-il ; si je ne me trompe, nous n'attendrons pas longtemps. »

Une commotion terrible fit pousser un cri d'effroi à nos compagnons, puis nous entendîmes un ruissellement semblable à celui d'un torrent impétueux. Je crus qu'une avalanche de pierres et de rochers descendait de la montagne dans la plaine. Je regardai dans la direction d'où venait le bruit. Un fleuve de feu se ruait sur nous. La lave s'était frayé une issue sur les flancs de Mauna-Loa ; ses flots rouges, irisés de blanc, s'avançaient avec une effrayante rapidité, entraînant avec eux des quartiers de roc qui éclataient et se fendaient dans ce brasier ardent. Aveuglés par la terreur, les Kanaques voulurent fuir. Où ? Quelques-uns des plus affolés coururent au bas du tertre pour franchir le ravin et gagner la plaine. La lave courait plus vite qu'eux ; elle les atteignit, les emporta sans qu'un cri se fit entendre. La voix impérieuse de Frank arrêta les autres. Pâle et silencieuse, Jane se serra près de lui.

« Nous sommes perdus, s'écria-t-elle.

— Perdue, répéta la voix de Kimo. Pélé se venge. Malheur à ceux qui l'ont reniée ! — Et son regard sombre s'attachait sur Jane.

— Silence ! lui dit Frank. Si nous sommes perdus, il ne sera pas dit que nous mourrions en lâches. Eloigne-toi.

Kimo sourit avec mépris et alla s'asseoir au pied d'un arbre dans l'attitude impassible du Kanaque qui attend la mort.

« Ami, dit Frank en me tendant la main, Kimo a raison. La lave nous entoure, et si elle n'atteint pas le sommet du tertre, ce qui n'est qu'une question de temps, nous n'en périrons pas moins de soif et de faim dans cette fournaise ardente. Quand les secours viendront, s'ils viennent, car on ignore où nous sommes, il sera trop tard. Il est dur de mourir au moment où la vie semblait pouvoir être si belle ; mais il reste une dernière chance, bien faible, bien incertaine. Je vais la tenter. Je vous confie Jane. Si je meurs, ajoutez-lui, dites-lui que je l'aime. »

Si bas qu'il eût parlé, Jane l'avait entendu.

« Tu m'aimes, dit-elle, et son visage s'éclaira d'un sourire radieux. Sache donc à cette heure solennelle que moi aussi je t'aime et depuis des années, que j'ai juré de n'être qu'à toi. J'espérais que ce serait vivante. »

C. DE VARIQNY.

(In fin au prochain numéro.)

AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintées sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J. H. LEBLANC. Atelier : 547, rue Craig.

RECTIFICATION

Nous avons affirmé, sur des renseignements que nous croyions bien fondés, que Lanctot avait mis le feu au collège de Saint-Hyacinthe; on nous avait mal renseigné. On nous assure que Lanctot fut complètement étranger à ce méfait de colégiens, et qu'il ne quitta le collège que deux ans plus tard. L'accusation était grave, nous nous hâtons de la retirer.

UNE DROLE DE COUTUME

L'Angleterre est le pays des vieux usages et des coutumes bizarres. Une fête originale, la *Presentation of the fitch of bacon*, avait lieu avant-hier à Great-Dunmow, dans le comté d'Essex. Il s'agit de gens mariés auxquels on décerne des prix de vertu et de fidélité. Les époux qui peuvent prouver qu'ils ont vécu en parfait accord pendant un an et un jour ont droit à la *fitch of bacon*, c'est-à-dire à un jambon d'York.

Cette année, trois ménages, Andrews, Harrison et Barraha, s'étaient mis sur les rangs. Avant la cérémonie, on les a conduits, au son des tambours et des fifres, jusqu'à l'hôtel-de-ville, où siègeait le tribunal, présidé par M. Savill, clerc du comté. Là, ils ont dû subir un long interrogatoire devant un jury composé d'un nombre égal de célibataires, des deux sexes, qui a examiné leurs titres, reçu les confidences des habitants, entendu les médisances des uns et les rapports élogieux des autres. M. William Legg, l'éditeur était l'avocat des candidats. Enfin, les réponses des époux Barraha ayant été reconnues les plus satisfaisantes, on leur a décerné cette étrange récompense du *fitch of bacon* qui a rendu le bourg de Dunmow si célèbre dans le Royaume-Uni. L'heureux couple, précédé de bannières et de musiques, et porté en triomphe, est allé ensuite dans un champ hors les murs pour se soumettre aux formalités traditionnelles. A genoux sur deux pierres pointues, il a prêté le serment de patience et de fidélité, puis écouté, sans changer de place, le sermon d'un révérend, ainsi que l'allocution du président. Après quoi, un coup de canon est venu donner le signal du départ, et chacun est rentré chez soi.

Les journaux anglais nous rappellent que cette curieuse cérémonie, qui se renouvelait tous les ans, fut instituée par sir W. Fitz-Walter en 1198. La légende raconte que ce personnage, ayant eu à se plaindre de l'humeur acariâtre de sa femme, alla consulter les moines du prieuré de Little-Dunmow, petit village situé à deux milles de Great-Dunmow. On montre encore sa déposition, qui est conservée dans les archives du monastère, et dont voici le texte: "Elle veut bien me laisser porter l'armure à la guerre; mais elle veut porter le haut-de-chausse au logis." Le prieur, qui aimait à rire, conseilla à Fitz-Walter de mettre fin à la querelle par un combat singulier, dont le haut-de-chausse serait le prix.

Cet avis ayant paru excellent, les moines de Dunmow et tous les vassaux du seigneur se réunirent dans la cour du château, transformée en arène. Lady Fitz-Walter, qui avait accepté le duel, autant, dit un vieux chroniqueur, pour marquer son mépris envers son mari que sa haine pour le prieur, se présenta à l'heure dite, équipée comme aux jours de tournoi. L'arme choisie était le bâton ou rondin de chêne, assez dur pour étourdir un homme.

Le combat commença, la despotique épouse se mit à frapper de toutes ses forces sur son pauvre mari, qui, craignant de la blesser, se contentait de parer les coups. On se battit de la sorte une heure durant, au milieu des rires de la foule.

Enfin, par un coup décisif, sir Fitz-Walter parvint à terminer la lutte en faisant tomber l'arme de son adversaire, et, comme cette dernière se baissait pour ramasser son bâton, il se baissa en même temps et embrassa son ennemie, vaincue par tant de générosité. Lady Fitz-Walter déclara solennellement que son mari avait remporté le prix, puis elle lui tendit le haut-de-chausse en velours rouge qui

était suspendu au milieu de l'arène. La légende ajoute qu'à partir de ce moment les seigneurs de Dunmow vécurent en bonne intelligence et suivirent en toutes circonstances les conseils du prieur. Pour perpétuer sa victoire, Fitz-Walter institua le prix de *fitch of bacon* qui se délivre régulièrement aux gens mariés dont la conduite a été à l'abri de tout soupçon pendant un an et un jour.

Au nombre des époux fidèles qui ont obtenu le jambon de Dunmow, on cite M. Benjamin Disraeli, aujourd'hui lord Beaconsfield, premier ministre de la reine. En 1868, on l'a vu s'agenouiller sur les pierres pointues, prêter le serment de patience devant le jury des célibataires, observer toutes les formalités indiquées dans le testament du fondateur, puis se retirer bras dessus bras dessous avec Mme Disraeli, au milieu des acclamations de la foule.

FAITS DIVERS

DUEL DE POISSONS.—Quelques membres du club Olympic, de Bay Shore (Long Island), partis lundi dans le yacht *Asten* pour une promenade autour de Fire Island, ont été témoins, à trois milles du phare de cette île, d'un combat acharné entre un énorme espadon et un requin. La lutte se livrait à la surface de l'eau, qui était rougie sur une étendue de plusieurs mètres par le sang du requin, dans l'abdomen duquel l'espadon avait plongé son épée. Le yacht s'est approché presque à les toucher des deux monstres marins, et M. John Smith a harponné le requin, qui a plongé aussitôt, entraînant l'espadon attaché à lui. La secousse a fait tomber à la mer MM. John Smith et Walter Fleming, qui tenaient les cordes du harpon. Leurs camarades ont eu un instant de terribles angoisses, car ils ont vu apparaître au même moment près de la quille du yacht l'espadon qui avait lâché le requin; mais celui-ci est remonté presque aussitôt à la surface de l'eau, et le combat a recommencé avec une nouvelle fureur, pendant que messieurs Fleming et Smith étaient hissés à bord sains et saufs. Le duel s'est promptement terminé par la mort du requin. Quand son corps s'est retourné sur le dos, on a vu qu'il avait été entièrement éventré par son terrible antagoniste.

—Samedi, le 8 septembre, les amateurs de l'Institut-Canadien-Français de Putnam, Conn., joueront le drame historique: *Félic Poultré*. Nos compatriotes de cette localité se rendront, sans doute, en grand nombre à cette soirée qui promet d'être très-intéressante.

MEURTRE.—Un Allemand, John Eckert, employé dans la fabrique de soies Givernaud, à West Hoboken, demeurant dans ce village, Paterson avenue, est rentré ivre chez lui jeudi soir, un peu avant minuit, et s'est mis aussitôt à battre sa femme, sans doute parce qu'elle n'avait pas d'argent à lui donner. Mme Eckert était une Suisse, âgée de 30 ans, mais paraissant en avoir plus de 40, tant elle avait été éprouvée par les mauvais traitements. Tout l'argent qu'elle gagnait péniblement de son métier de couturière lui était enlevé par son mari, qui la battait fréquemment et la laissait à moitié mourir de faim. L'avant-dernière nuit, elle a supporté les coups avec sa résignation habituelle, sans autre effet que d'accroître la fureur de l'ivrogne. Vers 2 heures du matin, il a saisi sa victime entre les bras pour la jeter par la fenêtre; elle a essayé d'implorer sa pitié et d'appeler à l'aide; épuisée par les privations, elle n'avait plus qu'un souffle de voix, et les voisins n'ont rien entendu. Johan Eckert a donc pu exécuter son projet sans empêchement; il s'est approché de la fenêtre, et balançant sa femme entre les bras, il l'a lancée d'une hauteur d'une trentaine de pieds dans l'allée séparant sa maison de celle d'un boucher, Alexander Stolz.

Le bruit de la chute du corps a été entendu par les époux Dunnagen, demeurant à l'étage au-dessous d'Eckert. Ils sont descendus, ont relevé la pauvre femme, dont le bras était cassé en deux endroits, et comme elle n'était pas lourde, ils l'ont montée dans la chambre de son mari, qui feignait de dormir.

"Voici votre femme, Eckert; elle est mourante, lui a dit M. Dunnagen.

—"Qu'elle aille au diable!" a répondu la brute en se retournant dans le lit comme pour se rendre dormir.

La police, prévenue, a arrêté le misérable, qui a été conduit à la station de police de West Hoboken, puis dans la prison d'Hudson County.

Mme Eckert a succombé au bout d'une heure de souffrances environ. Elle était sur le point de devenir mère. C'est donc un double assassinat que nous avons à constater.

—Mgr. Conroy, le délégué apostolique, a visité la ville des Trois-Rivières la semaine dernière. Il a eu une réception des plus brillantes. Son Excellence est de retour à Montréal depuis samedi. On dit qu'il a l'intention de passer ici une partie de l'hiver.

EXCURSION À QUÉBEC.—La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal organise une excursion à Québec, qui aura lieu samedi, le 8 du courant. Le *Canada* laissera le quai Jacques-Cartier à 5 heures après-midi, samedi, et sera de retour lundi matin à 5 heures. Il y aura un corps de musique à bord. La Société Saint-

Jean-Baptiste espère, par ce moyen, réaliser une somme assez forte pour combler le déficit de la grande fête de 1874, qui est encore considérable. Nous sommes certains que l'encouragement des citoyens ne lui fera pas défaut. Cette excursion sera probablement la dernière de la saison.

—Jeudi dernier, vers une heure du matin, des malfaiteurs tentèrent d'entrer dans la buanderie des Chinois en cette ville, située sur la rue Craig, et d'enlever plusieurs articles de toilette. Un des propriétaires, éveillé par le bruit, s'empressa de se lever, et dut lutter avec un des voleurs. Deux ou trois vitres furent brisées, et on entendit le sifflet d'un agent de police. Le bruit attirait plusieurs personnes, et presque aussitôt le bris des vitres, quatre coups de revolver furent tirés par un ou des individus demeurés jusqu'à présent inconnus.

—François Perreault, journalier, de la paroisse de Lacadie, âgé de 65 ans, a été trouvé mort dans le champ de M. François Perron, en la paroisse de Lacadie.

On a supposé que cet homme avait été tué par un bœuf qui, depuis quelque temps, menaçait les personnes qui passaient par le champ où il était.

Lorsque cet homme fut trouvé, il avait l'estomac brisé, et plusieurs autres contusions sur le corps, et le bœuf se tenait encore auprès de lui, menaçant ceux qui voulaient approcher du cadavre.

Une enquête fut tenue sur le corps de cet homme, et le verdict fut qu'il était mort de blessures reçues par un instrument contondant, sans savoir par qui ni comment ces blessures ont été infligées.

—Jeudi de la semaine dernière, un vieillard arrivé récemment de la campagne, n'ayant ni parents ni amis en cette ville, et se trouvant sans argent, eut la mauvaise idée de se coucher sur une pile de planches près de la rue des Commissaires. Il fut découvert peu après par quelques-uns des membres de la bande du cheval noir, et cruellement battu. Les misérables se retirèrent ensuite en emportant les bottes et le surtout du pauvre homme. Les cris de la victime ayant finalement attiré l'attention de la police riveraine, il reçut l'abri pour la nuit dans leur station.

—Un accident épouvantable est arrivé il y a quelque temps sur la ligne du chemin de fer de l'Orne, près du premier passage à niveau que l'on trouve sur la route de Paris, en venant d'Alençon, sur le territoire de la commune de Valframbert.

Cinq femmes qui étaient occupées à glaner dans les champs voisins furent surprises par la pluie, et se mirent à l'abri sous un petit aqüeduc, situé non loin du passage à niveau. Tout à coup, l'une d'elles voulut traverser la voie pour aller se placer à un endroit où elle croyait pouvoir être mieux abritée. Elle releva sa robe sur sa tête et avança.

Au même moment, arrivait le train de Mortagne à Alençon. Cette malheureuse, qui était un peu sourde et dont la vue était empêchée par sa robe, ne vit et n'entendit rien; elle fut atteinte par la locomotive et complètement broyée. Une jambe avait été projetée jusqu'à 7 ou 8 mètres.

—Il vient de mourir au Caire, une négresse âgée de 106 ans, qui avait servi Napoléon Ier, lorsqu'il s'appelait encore Bonaparte et qu'il était encore en Egypte. Cette archi-vieille avait conservé jusqu'au dernier moment ses facultés intactes; elle racontait sur son ancien et illustre maître, des particularités intéressantes; elle avait gardé pour le "sultan El-Kibir" un véritable culte.

—Nous apprenons avec plaisir, dit le *Courrier des Etats-Unis*, que les vainqueurs des régates nationales des Etats-Unis sont quatre jeunes Canadiens-français, MM. Joseph et Moïse Nadeau, Henri Durell et Etienne Duseaux. Leur triomphe a été d'autant plus éclatant qu'ils avaient à lutter contre les champions les plus réputés de l'Amérique. Aussi, ne sommes-nous pas surpris qu'on leur ait fait une véritable ovation à leur arrivée à Monroe (Detroit). Ils ont été reçus par le Maire et les plus notables citoyens de la ville, et de chaleureuses félicitations leur ont été adressées en public.

TERRIBLE ACCIDENT.—On lit dans le *Travailleur* de Worcester, Mass: "Samedi matin, comme un convoi de marchandises atteignait la gare de Jewett City, Conn., on s'aperçut que le serre-frein, Joseph Henri Coté, n'était pas à son poste. Un des chars étant couvert de sang, on pressentit un malheur, on alla à la recherche et on trouva le cadavre du jeune homme à un mille de Jewett City, la tête fracassée. On présume que le brouillard du matin l'empêcha de voir un pont sur un tunnel, et qu'il fut frappé par l'arche du pont lorsque le convoi passait sous ses arceaux. On rapporta le cadavre à son père, M. Joseph Coté, agent du Central Vermont, à Worcester. Le jeune homme n'était âgé que de 18 ans. Il devait quitter son emploi le soir même du jour de sa mort. Son service, à l'église Notre-Dame, a été chanté au milieu d'un grand concours. Nos condoléances à sa famille."

JOUR D'ACTIONS DE GRÂCES.—L'hon. Premier Ministre, M. Mackenzie, s'est mis en rapport avec les Premiers Ministres des différentes provinces de la Confédération, pour fixer un jour solennel d'actions de grâces, afin de remercier Dieu pour la récolte abondante que le Canada a eue cette année.

—Les résidents de Montréal se rappelleront longtemps de l'horrible orage qui s'abattit la semaine dernière sur cette ville. Vers les onze heures du soir, un effroyable coup de tonnerre se fit entendre, et on n'eut pas de doute que la

foudre était tombée dans les environs du Palais de Justice. En effet, deux journalistes passant au coin de la Place Jacques-Cartier et de la rue des Commissaires, reçurent un choc électriquement puissant, qu'ils furent renversés sur le pavé. Ils se rétablirent cependant assez promptement, et, en arrivant à la station centrale de police, virent un spectacle des plus émouvants. Les officiers et résidents de cette place étaient dans la plus grande excitation. Le sergent Nelson avait été renversé par la force de l'électricité, et le jeune Eagan, fils du cuisinier attaché à cette station, était sans connaissance. Le sergent Lancy, qui écrivait dans son bureau, crut d'abord que quelqu'un avait fait feu sur lui avec un mousquet, mais avait manqué son coup. La charge d'électricité avait pénétré dans la bâtisse par les fils télégraphiques, et s'était distribué dans les différentes parties de la salle.

Un des charretiers stationnant sur la place Jacques-Cartier fut renversé hors du siège de sa voiture, mais ne reçut aucune blessure. Le choc électrique fut plus ou moins ressenti par tous ceux qui se trouvaient dans le voisinage du Carré, et généralement dans toute la ville. A la station de feu No. 2, le capitaine McRobie et quelques-uns de ses hommes étaient assis dans le wagon du sauvetage lorsque la foudre tomba. Deux des pompiers furent renversés hors de la voiture, et l'autre qui se tenait à la porte vit entrer une boule de feu qui se rendit jusque près d'une salle d'attente située au fond de l'appartement, puis se partagea en des milliers de parcelles. Les chevaux furent aussi terriblement effrayés. Heureusement, personne ne fut blessé dans aucune des stations. Quelques minutes après la décharge électrique, la pluie tomba par torrents, puis les nuages se dissipèrent et la lune brilla d'un éclat splendide. Dans quelques parties de la ville, il y avait un magnifique clair de lune pendant presque toute la durée de l'orage.

"LA MOUCHE DES PATATES"

Tel est le titre d'une brochure par M. J. C. Taché, député-ministre de l'agriculture, à Outaouais.

M. Taché mérite la reconnaissance du pays pour le travail qu'il vient de faire, et nous concourons parfaitement dans les remarques suivantes du *Courrier du Canada* à ce sujet:

Ce travail arrive à propos et est d'une actualité incontestable. L'apparition de la mouche des patates a jeté l'alarme dans nos campagnes, et à bon droit; car les ravages qu'elle a faits dans les autres pays auraient ici un résultat désastreux en enlevant à notre population l'un des plus riches revenus de la culture. Cette année, la mouche des patates a causé peu de dégâts, mais gare à l'année prochaine, si on ne prend pas les mesures les plus propres à la combattre. Il serait erroné d'en arriver à la conclusion que ce fléau est peu redoutable, parce qu'il n'a pas fait ressentir toute son influence néfaste cette année. La mouche des patates est tenace, se reproduit avec une fécondité étonnante; l'année prochaine, elle sera légion. Que chacun soit sur ses gardes, et travaille sans relâche à la combattre.

M. Taché, dont le talent est connu, a fait une étude spéciale sur cette question importante; il a puisé des renseignements partout, et il offre aujourd'hui à notre population le résultat de son travail. Sa brochure renferme tous les détails possibles sur la mouche des patates, et indique les moyens de la détruire.

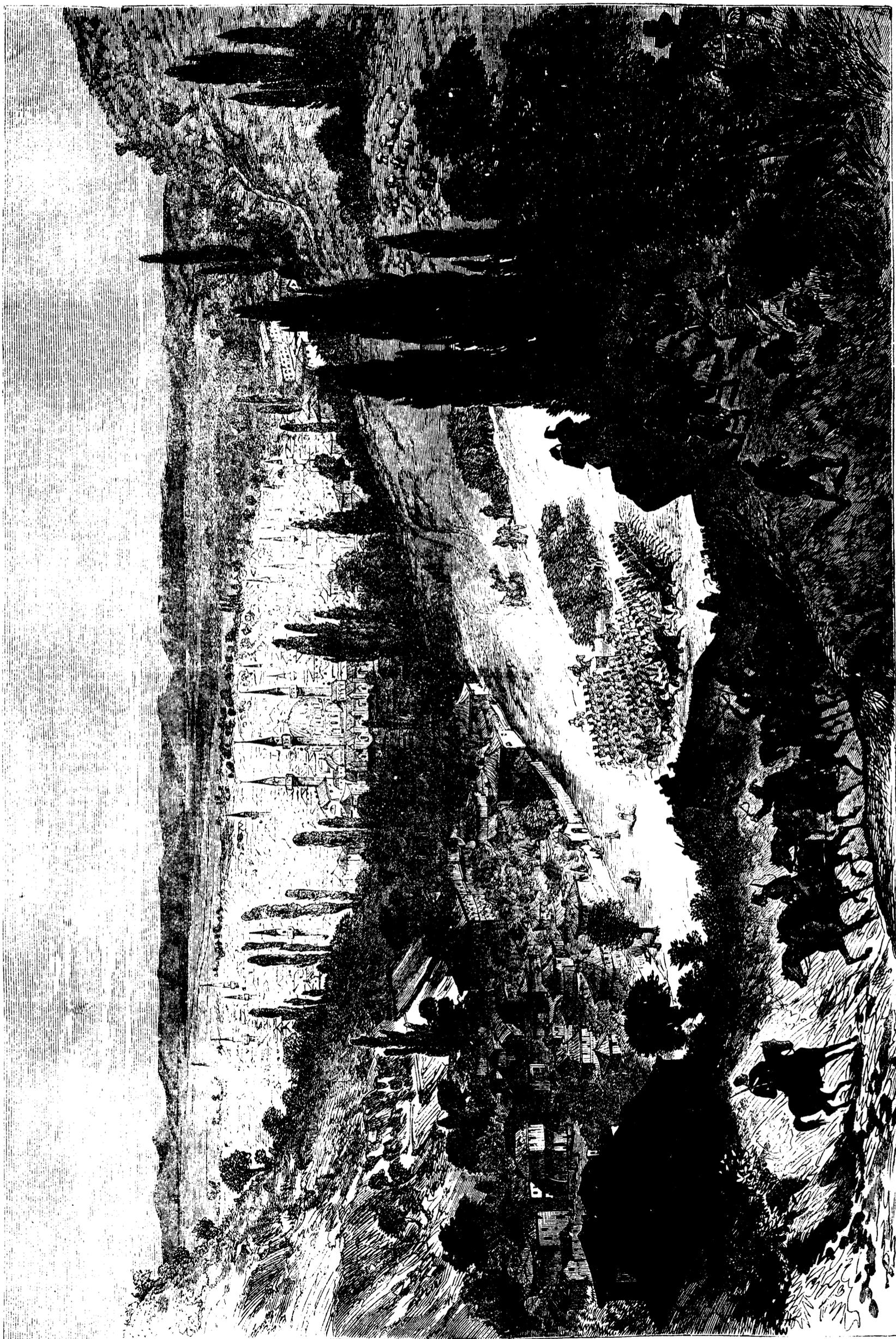
S'il nous était permis de faire une suggestion, nous émettrions l'idée que le gouvernement fédéral devrait répandre par milliers cette brochure dans nos campagnes, afin que tout cultivateur eût en mains les renseignements suffisants pour combattre l'ennemi le plus redoutable qui menace le Canada.

Quelques milliers de piastres dépensées à ce sujet rapporteraient plus au pays que les sommes énormes consacrées à l'immigration. Nous attirons donc l'attention de l'honorable ministre d'agriculture, M. Pantaléon Pelletier, sur cette proposition.

En attendant, nous conseillons à tous les cultivateurs de se procurer, le plus tôt possible, l'ouvrage de M. Taché: le prix est de douze sous seulement. Bien des milliers de piastres seront sauvées en mettant en pratique les renseignements que contient ce petit livre.

La brochure contient une gravure représentant l'insecte et la plante qu'il détruit. Cette gravure, très-bien faite, sort des ateliers de la compagnie Burland-Desbarats.

Un article dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps et qui ne vient que d'être connu, c'est le *Rénovateur Parisien de Luby* pour la chevelure. Quelques applications comme toilette ordinaire pour les cheveux sont tout ce qui est nécessaire pour rendre aux cheveux gris leur couleur primitive, après quoi une seule application par semaine suffit. Il donne à la chevelure un parfum et un luisant magnifiques, et entretient la tête fraîche et exempte de souillure. C'est le grand favori des dames pour leur toilette, en ce qu'il ne souille nullement les étoffes les plus délicates. En vente dans toutes les pharmacies, en grandes bouteilles de 50 centins. Devins et Bolton, pharmaciens, Montréal, sont les agents pour le Canada.



LA GUERRE D'ORIENT - LA FORTERESSE IMPRENABLE DE SHUMLA

NÉCROLOGIE

Nous regrettons d'apprendre la mort de Mme Sheppard, née Joséphine-Charlotte Desbarats, arrivée à Québec mardi après-midi, le 28 août dernier.

C'est un vide sensible qui vient de se faire dans notre société canadienne, qui se rappellera longtemps les aimables qualités du cœur et de l'esprit de la défunte, le caractère distingué et en même temps cordial de ses réceptions.

D'un caractère profondément hospitalier, Madame Sheppard connaissait dans tous les moindres détails l'art de bien recevoir, et l'exerçait avec un tact exquis.

Ceux qui l'ont connue savent que nous n'agréons rien dans ce petit éloge funèbre que nous adressons à Madame Sheppard.

Elle était mère de M. Sheppard, le zélé et actif inspecteur des postes à Québec, et de M. Harry Sheppard, officier de la Batterie B.

Elle a succombé en peu de temps à une maladie de foie, qui la minait depuis deux mois, après avoir jusque là joui d'une excellente santé.

Elle était âgée de 78 années, qu'elle portait avec autant d'aisance que l'on porte quarante ans.

Nos condoléances à sa famille.

CHOSSES ET AUTRES

Brigham Young, le fondateur du mormonisme, est mort la semaine dernière. Il est probable qu'il sera plus facile maintenant d'abolir le mormonisme que du vivant de son fondateur, qui semblait tenir beaucoup à sa nouvelle secte.

Le Journal Officiel français publie une intéressante statistique comprenant le mouvement moyen annuel de la population en Europe de 1872 à 1875.

La France, sur une population de 36,323,000 habitants, compte 4,359,000 femmes mariées de 15 à 45 ans, et 3,846,000 non mariées; les naissances légitimes s'élèvent à 885,392, les naturelles à 69,105, avec une différence totale de 14,569 garçons sur les deux sexes.

L'Angleterre, avec 22,499,000 habitants, ne compte que 2,685,000 femmes mariées, et 2,724,000 non mariées. Les naissances légitimes s'élèvent à 797,246, et les naissances naturelles à 42,961.

L'Autriche, avec 21,059,000 habitants, compte 728,416 enfants légitimes, et 99,559 naturels. La différence des garçons et des filles s'élève à 25,000, et l'excédant des naissances à 135,975.

L'Italie, avec 27,233,000 habitants, compte 927,653 enfants légitimes, et 70,573 naturels; la différence des garçons s'élève à 31,000, et l'excédant des naissances à 170,255.

On peut juger, par ces chiffres, de la situation morale, en même temps que sanitaire et productive, de chacune de ces puissances.

FANTAISIE CHIFFRÉE

On sait que les républicains français voudraient nommer M. Thiers président à la place du maréchal MacMahon. C'est le désir de M. Gambetta et l'idée des 363 députés qui ont voté non-confiance contre le nouveau ministère.

En mettant à chacune des lettres de cette phrase: La République Thiers va triompher, son numéro d'ordre de l'alphabet, on obtient précisément le nombre des députés signataires de la protestation des Gauches, 363.

Table with 26 columns representing letters A-Z and 2 rows of numbers corresponding to the phrase 'La République Thiers va triompher'.

Un paysan normand se présente chez une Parisienne, qui est en villégiature à Etretat, et la prie de vouloir le prendre chez elle, comme homme de journée.

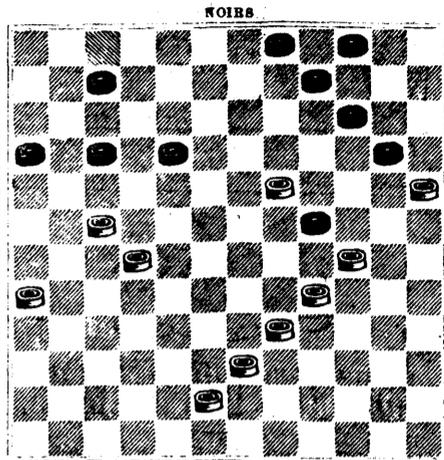
—Mais, mon ami, lui répond la dame, j'ai mes domestiques, et je n'ai rien à vous faire ici.

—Ah! ma chère dame, reprend le paysan, si vous saviez quelle en fait peu pour m'occuper!

LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 89



Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 87

Table showing the solution for problem No. 87, listing moves for Blancs and Noirs.

Solutions justes du Problème No. 87

Montréal:—Ar. Peltier, J. Primeau, J. C. Robillard, P. Décaereau et John Boyte.

Sainte-Cunégonde:—Alex. Lacaille.

A une assemblée tenue le 14 août 1877, dans la salle de M. Louis Gareau, N. 256, rue Saint-Joseph, il fut résolu de former un club de Dames sous le nom de: Club de Dames Saint-Joseph, et les messieurs suivants furent élus officiers pour l'année courante:

Augustin Crevier, président; Pierre Lacombe, vice-président; Louis Gareau, trésorier; P. A. Sicard, assistant-trésorier; J. G. A. Martin, secrétaire.

Nous invitons les amateurs du jeu de Dames qui désirent passer d'agréables soirées d'une manière économique, de joindre ce club, qui est ouvert tous les soirs au No. 256, rue Saint-Joseph.

Afin de faire prospérer le club, nous annoncerons les tournois qui auront lieu dans le courant de l'année, et le nom de celui qui aura obtenu le titre de Champion du club.

Prix du Marché de Détail de Montréal.

Large table listing market prices for various goods like flour, grains, legumes, dairy products, poultry, and meats in Montreal, dated August 31, 1877.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for various types of livestock including beef, sheep, and pigs.

LES ÉCHECS

Adresser les communications concernant les Échecs à M. O. Trempe, No. 512, rue St. Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 46: MM. O. A. Boivin, Saint-Hyacinthe; L. O. P. Sherbrooke; P. O. Giroux, Dr. D., M. Toupin, Montréal; N. P. Sorel; Z. Delaupais, Québec.

Solutions justes du problème No. 47: MM. N. P. Sorel; "B." Saint-Liboire; C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe; A. C. Saint-Jean; Z. Delaupais, Québec; L. O. P. Sherbrooke; M. Toupin, Dr. D., P. O. Giroux, Montréal.

M. "B." Saint-Liboire.—Dans votre solution du problème No. 47, vous oubliez peut-être le cavalier noir qui se trouve à la troisième case du roi, lequel répond avec avantage au dernier coup des blancs, que vous jouez comme suit: T prend T; alors les noirs jouent: C prend T ou C 1er F, etc., etc. Voyez la solution.

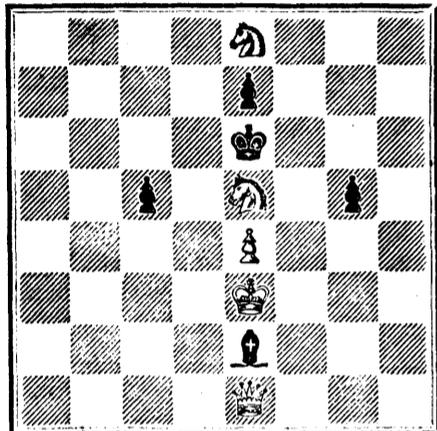
J. W. Shaw, Montréal.—Votre lettre est reçue. Merci de son contenu.

L. O. P., Sherbrooke.—Soyez assez bon pour nous rap-peler l'objet de la question que vous nous avez adressée. Un petit incident a fait disparaître quelques-unes de nos dernières lettres pendant notre absence.

Nous ne connaissons pas encore le résultat du tournoi d'échecs qui a eu lieu la semaine dernière à Québec. Dans un prochain numéro, nous tâcherons d'en donner quelques détails.

PROBLÈME No. 50.

Composé par M. P. DECELLES, Saint-Hyacinthe Noirs.



Blancs.

Les blancs jouent, font échec et mat en 3 coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No. 46.

Table showing the solution for problem No. 46, listing moves for Blancs and Noirs.

PROBLÈME No. 51.

Composé par M. R. H. RAMSAY.

Table showing the solution for problem No. 51, listing moves for Blancs and Noirs.

SOLUTION DU PROBLÈME No. 47.

Table showing the solution for problem No. 47, listing moves for Blancs and Noirs.

Remède Spécifique du Dr. Wm. GRAY.

Advertisement for Dr. Wm. Gray's specific remedy, featuring portraits of the doctor and a patient, and text describing the treatment for various ailments.

Advertisement for 'Pâte Codéine Zed' (Codine Tolu Zed) featuring a medal from the 1875 Exposition in Paris and text describing its use for coughs and other respiratory issues.

Le Dr. THAYER Oculiste & Auriste



M.D., C.D. de l'Université McGill, diplômé en médecine et accouchement du collège des apothicaires à Londres, étant revenu à Montréal après un long voyage sur le continent européen, peut être consulté tous les jours sur toutes les maladies, à sa résidence.

39 Beaver Hall Terrace.

Le Dr. THAYER guérit en un instant les personnes qui louchent, enlève la fistule lacrymale et fait cesser la cataracte; il pose aussi des yeux artificiels sans opération antérieure.



AVIS

ENTREPRENEURS.

DES SOUMISSIONS CACHETÉES, adressées au soussigné, seront reçues à ce Bureau jusqu'à

SAMEDI, le 8 Septembre prochain inclusivement,

POUR LA CONSTRUCTION D'UNE AILE AU

PALAIS DE JUSTICE

DE ST. HYACINTHE.

Les plans et devis descriptifs de l'ouvrage seront visibles à ce Bureau et à celui du shérif de St. Hyacinthe, tous les jours entre 10 heures A. M. et 4 heures P. M.

Les soumissions devront être entosées: "Palais de Justice de St. Hyacinthe,—soumission!" elles devront contenir les noms de deux personnes solvables se portant caution de l'exécution du marché.

Le Département ne sera pas tenu d'accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

E. GAGNON, Secrétaire.

Département de l'Agriculture et des Travaux Publics, Québec, 24 août 1877.

N. B. Pas de reproduction sans un ordre spécial par écrit. Québec, 27 août 1877.



SOUMISSIONS.

Des SOUMISSIONS seront reçues par ce Département, à Ottawa, jusqu'au 10 de septembre prochain, pour le déplacement de l'obstruction à la navigation causée par le naufrage de la barquette Emigrant, maintenant dans le Havre de Charlottetown, Ile du Prince-Edouard.

Les soumissions devront mentionner une somme ronde pour le déplacement complet et satisfaisant de l'obstruction.

Les soumissions devront être adressées au soussigné et entosées: "Soumissions pour le déplacement de la barque Emigrant."

WILLIAM SMITH, Député-ministre de la Marine, etc.

Département de la Marine et des Pêcheries, Ottawa, 1er août 1877.

8-40-3-142



SOUMISSIONS.

Des SOUMISSIONS seront reçues par ce Département à Ottawa jusqu'au QUATRE SEPTEMBRE prochain, pour l'érection d'un phare sur la jetée du gouvernement à Coteau Landing, comté de Soulanges, Québec.

On peut voir les plans et devis au Bureau de Poste à Coteau Landing; au Bureau de l'Inspecteur de la Police Riveraine, Bâtisse des Commissaires du Havre, Montréal; et à ce Département où aussi les soumissionnaires pourront obtenir des blancs de soumissions.

Les soumissions devront être adressées au soussigné et porter l'entos: "Soumission pour phare à Coteau Landing."

WM. SMITH,

Député-ministre de la Marine, etc.

Département de la Marine et des Pêcheries, Ottawa, 6 août 1877.

8-40-2-141

POLITESSE ET HONNETETE

TEL EST NOTRE MOTTO.

Nous prenons toutes les précautions possibles pour servir toutes les pratiques avec la plus grande politesse...

AUX BAS PRIX

auxquels nous les annonçons. C'est pourquoi nous déclinons tout le monde de nous faire concurrence...

Riches alpaca valant 17c pour 10c seulement. Très-riche alpaca valant 27c pour 15c seulement...

Winceys nouvellement recus.

5 caisses de beaux winceys 5c seulement. 7 caisses de beaux winceys de 1ère qualité 10c seulement...

COTONS ET INDIENNES.

3 balles de cotons blancs en coupons, 60c la pièce seulement. 50 balles de cotons d'Hochelega 1ère qualité...

TWEEDS ET TRICOTS!

Notre maison a une renommée universelle pour les draps, tweeds et tricots. Aucune maison dans le pays n'a un assortiment aussi considérable...

DEUX GRANDS VITREAUX

provera aux plus incrédules que nous pouvons rivaliser avec qui que ce soit pour la richesse, la quantité, la variété et la qualité des marchandises...

A. PILON & CIE.

615, RUE STE. CATHERINE, MONTRÉAL. Toujours à l'Enseigne de la Boule Verte.

NAPOLEON ROY MARCHAND-TAILLEUR

M. Napoléon Roy a constamment en mains un assortiment complet de HARDIS FAITES. Tout ordre exécuté sous le plus court délai.

\$100 par mois réalisés en vendant notre livre à copier les lettres, qui n'exige ni presse ni eau.

A. GELINAS, AVOCAT, No. 44, Rue St. Vincent (en face de l'Hôtel Richelieu), Montréal.



MOULIN A VENT AUTOMATIQUE D'HALLADY

POUR POMPER L'EAU SUR LES FERMES, SUR LES CHEMINS DE FER, Etc.

C'est le Moulin à vent le plus économique, eu égard au pouvoir, au fini et aux matériaux qui entrent dans sa construction...

CHARLES GARTH & Cie

Dominion Metal Works, 536 à 542, RUE CRAIG.

LES OVULES SUÉDOIS Seul remède efficace et agréable.

AVIS AUX CULTIVATEURS. A. BEUCHEMIN & CIE. MANUFACTURIERS DE MOULINS à BATTRE. Nous avons l'honneur de vous informer qu'ayant acheté de M. Page, manufacturier de Moulins à Battre...

CONTRAT DES MALLES. Des SOUMISSIONS adressées au Maître-Général des Postes, seront reçues à Ottawa, jusqu'à midi, VENDREDI, le 21 septembre prochain...

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY. DEVINS, WORM PASTILLES. The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults. Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adults.

MANUFACTURE DE VINAIGRE DE MONTRÉAL, No. 41, RUE BONSECOURS. PRIX A L'EXPOSITION DU CENTENAIRE A PHILADELPHIE ET PREMIER PRIX A LA DERNIERE EXPOSITION DE MONTRÉAL.

Province de Québec, Département de l'Immigration du Gouvernement. Les personnes qui auraient besoin de Fermiers, Artisans, Serviteurs et autres, devront s'adresser à B. IBBOTSON, Agent de l'Immigration du Gouvernement.

ABEL PILON & Cie. 33, RUE DE FLEURS, PARIS. Credit Littéraire & Musical, POUR L'ACQUISITION DE LA MUSIQUE ET DES LIVRES.

Mode de crédit pour tous les ouvrages du Catalogue Abel Pilon & Cie. Toute demande jusqu'à vingt piastres est payable une piastre par mois, et au-dessus de cette somme, le paiement mensuel est égal au vingtième du montant de la facture.

FAITES USAGE DU SIROP EXPECTORANT, DE L'ELIXIR TONIQUE et du SIROP DES ENFANTS du Dr. J. EMERY CODERRE. 64, RUE ST. DENIS, Coin de la RUE DORCHESTER.

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE. SIROP VÉGÉTAL DÉPURATIF spécial, autorisé, présenté à l'Académie de Médecine de Paris et breveté en 1840. GOUTTE ET RHUMATISMES. Soulage instantanément les douleurs et guérit radicalement.

ÉCOLE DE NAVIGATION DU GOUVERNEMENT DE QUÉBEC. Cette école sera ouverte le premier février prochain, dans l'édifice de l'Assemblée Législative, sous la direction de William C. Seaton, écuyer, professeur de navigation...

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE THE COOK'S FRIEND. NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables.

COLLEGE MILITAIRE DE KINGSTON. Les Examens Semi-Annuels pour les candidats à l'admission comme cadets au Collège Militaire, auront lieu aux Quartiers-Généraux des Districts Militaires dans lesquels ces candidats résident...

CHAMBRE DU PARLEMENT. BILLS PRIVÉS. LES personnes qui se proposent de s'adresser à la LÉGISLATURE de la Province de Québec, pour obtenir la possession de BILLS PRIVÉS ou LOCAUX...

ON SE DEMANDE OU EST LE JOLI MAGASIN DE MODES ET DE MARCHANDISES DE GOUT. qu'il y avait sur la rue Ste. Catherine, près de la rue Jacques Cartier; eh! bien, mesdames, vous n'avez qu'à vous rendre au No. 573, rue Ste. Catherine...

JOS. ROY, 573, RUE STE. CATHERINE, A l'Enseigne du Chapeau Rouge. EM. TERQUEM Commissionnaire en Marchandises (Ex-représentant des Editeurs Français à l'Exposition de Philadelphie)

BOUCHER DE BOUCHERVILLE, Greffier du Cons. Lég. G. M. MUIR, Greffier de l'Ass. Lég. L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DEBRARAT.